

BAT' CARRÉ

Voyage & Culture

N°2 AVRIL · MAI · JUIN · 2016

VOYAGE

Corée du sud, au pays du matin calme ;
Mozambique dans le jardin du souvenir ;
itinéraire sur **la route des laves** ; **Paris** dans l'espace gourmet

CULTURE

Roméo et Juliette, festival des arts ;
Étonnants Voyageurs et l'écrivain
In Koli Jean Bofane,
Le Centre Dramatique de l'océan Indien en danger
Eric Languet,
danser l'impossible rêve

BEL/LUX : 5,90€ - DOM/S : 6,00€ - CAL/S : 890 CFP
POL/S : 950 CFP - MAR : 60 MAD - IT/PORT.COM/ESP : 5,90€
D : 6,10 € - CH : 9,00 FS - REU/A : 6,00€

L 17656 - 2 - F: 5,60 € - RD



L'île de La Réunion A SA BOUTIQUE À PARIS

En plein cœur de la capitale, dans les nouveaux locaux de l'Antenne du Département de La Réunion, vivez une expérience créole inédite : senteurs et saveurs exotiques, végétation luxuriante, ambiance volcanique...

Le Département vous propose une véritable vitrine de notre île :

- ♦ des produits locaux emblématiques (ananas victoria, letchis, vanille Bourbon, café Bourbon pointu, lentilles de Cilaos, punches et rhums primés)
- ♦ des liqueurs, sirops, épices, piment, huiles essentielles, miel, confitures...
- ♦ de l'artisanat, des objets en bois de goyavier dans un espace d'exposition et de vente.



À découvrir aussi :

- ♦ des événements ponctuels (vernissages, dégustations, ventes éphémères...)
- ♦ un lieu d'accueil et d'information

Avec cette nouvelle adresse, le Département offre aux produits péi et au savoir-faire réunionnais un rayonnement national et international.



21, rue du Renard
75004 Paris
Métro Hôtel de Ville
Tél. : 01 40 25 95 50
iledelaunion.boutique@cg974.fr
www.facebook.com/DEP974PARIS
du mardi au samedi
de 10h30 à 19h

Le Département valorise l'identité et la culture créole

8. *évasion roman*
la littérature coréenne à l'honneur

10. *étonnants voyageurs*
Festival international du livre & du film

14. *rencontre*
In Koli Jean Bofane



22. *sur l'île*
La route des Laves

34. *océan Indien*
Le Jardin de la mémoire sur l'île de Mozambique

40. *Paris est une fête*
Paris est une fête avec *Cuissons*



46. *causerie philo*
Le rivaige de l'oubli

50. *voyage - voyage*
La Corée du Sud, le pays du matin calme

64. *atelier d'artiste*
Danser l'impossible rêve



70. *festival des arts*
Roméo et Juliette, intemporel et universel

84. *billet d'humeur*
Roméo et Juliette, une histoire d'amour bouffée aux mythes

88. *zoom*
Le théâtre du Grand Marché en danger



90. *musique actuelle*
René Lacaille, la musique au feu «dobwa»

96. *papilles en fête*
Tapas de magret de canard et son tartare d'avocat

98. *horizon*
Gaël Sartre, photographe



édito

Voyage et Culture La société se dresse quand elle est blessée, comme en France après ces derniers attentats. Et tout d'un coup, le livre, le théâtre, la danse..., la création dans son ensemble prend un rôle de premier plan. La culture fédère et rassemble, la culture reprend son rôle d'accompagnement des jeunes à qui il faut raconter une autre histoire que celle du désœuvrement qui les conduit à l'embrigadement.

Michel Le Bris, depuis 26 ans à Saint-Malo, n'a de cesse de révéler une littérature *qui dit et pense le monde*. In Koli Jean Bofane, l'un de ses deux cents écrivains invités, prix Métis et prix des Cinq continents, nous livre avec *Congo Inc.* sa vision d'une écriture onirique, humoristique, pourtant immergée dans le sang versé par son pays sur l'autel de la mondialisation.

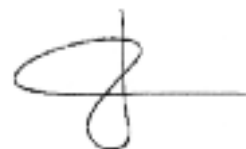
Nous fêtons aujourd'hui le quadricentenaire de la mort de Shakespeare, poète et dramaturge devant l'éternel, qui, au-delà du mythe, nous transmet encore sa superbe conception du théâtre de son époque qui s'adressait, dans son langage multiple, à toutes les classes de la société. Son œuvre adaptée et réinventée sous mille formes arrive jusqu'à nous comme une belle leçon de vie. Nous avons eu la chance cette année, à La Réunion, de voir *Roméo et Juliette* du ballet Preljocaj et celui de la nouvelle création de Lolita Monga, directrice du Théâtre du Grand Marché, Centre Dramatique de l'Océan Indien.

Un théâtre et un label qui se meurent par la volonté des élus qui, de plus en plus à La Réunion, se replient dans une culture de l'entre-soi.

Essayons donc de nous ouvrir à d'autres horizons, de partager des moments de plaisir, et de nous confronter à de nouveaux questionnements : causerie philo sur les rivages de l'oubli, atelier d'artiste avec Éric Languet et sa volonté de rompre la chaîne du mauvais œil sur celui qui est différent ; festivités en plein Paris chez *Cuissons*, un endroit où les papilles s'émoustillent dans une ambiance chaleureuse ; anniversaire d'un joyeux drille, René Lacaille, qui fête ses 70 ans...

Voyage et Paysage Les contrées lointaines aussi interrogent sur le passé, l'éphémère, le superflu. En Corée du Sud, par exemple, Pays du matin calme, en scission douloureuse avec le Nord, les bibliothèques sont ouvertes des nuits entières, et dans la rue les livres sont mis à la disposition de tout un chacun. Sur la Route des laves, dans le parc national de La Réunion, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, c'est une autre histoire qui se raconte, celle des entrailles de la Terre et de ses tragiques colères qui emportent, brûlent et avalent tout ce qu'elles trouvent sur leur passage. Dans le Jardin du souvenir au Mozambique, le patrimoine, lui, est mis en scène pour ne pas oublier qu'on se situe sur la route de l'esclavage.

Francine George



Bonne balade sur **WWW.batcarre.com**



BE INSPIRED*



CONSTANCE
Lémuria
SEYCHELLES

Le soleil fait place au spectacle féérique de la voie lactée. La plage, la piscine, les terrasses s'illuminent doucement pour se refléter dans le lagon. Chemise de lin, robe de soirée et voici votre cocktail préféré. Émerveillement. La Lémuria vous fait partager une expérience rare, celle de la perfection et de l'exception d'un établissement princier 5 étoiles.

MAURITIUS • SEYCHELLES • MALDIVES • MADAGASCAR

constancehotels.com

*Soyez inspiré



CONSTANCE
HOTELS AND RESORTS

Inspired by Passion

Allons BAT'CARRÉ signifie en créole réunionnais *Allons faire un tour.*

BAT'CARRÉ vous propose de belles balades à la rencontre de paysage, d'artiste, de spectacle, de roman, d'histoire, de patrimoine... autour du monde.



Couverture

Nonne Boudhiste en Corée du Sud
Photographe : Vincent Preuost/Hemis.fr

Éditeur BAT'CARRÉ SARL
Siège social 16, rue de Paris 97400 Saint-Denis Ile de La Réunion
R.C.S. 534 850 581 / ISSN 2119-5463 / CPPAP 0221K92974
Publication trimestrielle
N°2 – avril-mai-juin 2016

Service abonnement

BAT'CARRÉ
contact@batcarre.com / +33 (0)2 62 28 01 86

Directrice de la publication et de la rédaction

Francine George
francine.george@batcarre.com

Rédacteurs

Yves Kneusé, Serge Delmas, Jean-Paul Tapie, Karl Kugel, Bernard Jolibert, Jean Lombard
Alain Courbis, Lorédana-Venuti-Alor, Francine George

Secrétaire de rédaction

Aline Barre

Directeur artistique

Pascal Knopfel, atelier Crayon noir

Photographes

Herué Douris, Karl Kugel, Serge Delmas, Jean-Noël Enlilac, Sébastien Marchal, Gaël Sartre
Agence Hemis/ Préuost Vincent, Maisant Ludovic, Hoffmann Per-André, Manin Richard
JC Carbonne/Preljocaj, Gérard Blot/RMN, Ara Guler/Magnum Photos
Pascal Quiquempoix, Coline Linder, Dominique Cardinal, Rebecca Trouslard
Alice Kneusé/Cuissons, Guillaume Castille/Cuissons

Illustrateurs

Tehem, Michel Sicre

Création & exécution graphique

atelier Crayon noir
atelier@crayon-noir.org / +33 (0)2 62 20 05 24

Diffusion

Messageries Lyonnaises de Presse
55 boulevard de la Noîrée 38090 St-Quentin Fallavier / +33 (04) 74 82 14 14

Service de vente et réassort réservé aux marchands de journaux

Destination Media
Cedric Vernier
+33 (0)1 56 82 12 00

Publicité

Francine George
francine.george@batcarre.com / +33 (0)2 62 28 01 86

Développement web

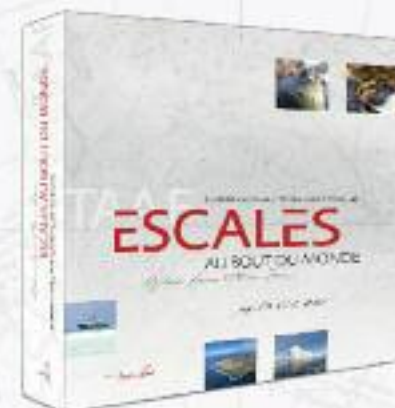
New Lions SARL

Impression

Groupe Renard – 61 000 Alençon



Stephanie Legeron



Bruno Marie

Découvrez vite le premier beau livre sur l'ensemble des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF)
448 pages - 1 200 photographies - récit de voyage - 65 témoignages - textes d'histoire...

LES TERRES AUSTRALES ET ANTARCTIQUES FRANÇAISES
ESCALES
AU BOUT DU MONDE

Préface de Nicolas Hiltet

FACEBOOK : <https://www.facebook.com/taafproject/>
BLOG : www.escales-au-bout-du-monde.com



La littérature coréenne à l'honneur

Les Coréens sont de grands lecteurs. Il faut dire que tout est fait pour rendre le livre accessible, de la petite bibliothèque de rue dans Séoul à la Cité des livres de Paju, en banlieue nord. *La forêt de la sagesse* – cette immense bibliothèque donc – abrite 50 000 ouvrages sur 3 kilomètres d'étagères. Tous les livres sont offerts et 20 000 d'entre eux sont à la disposition du public en accès libre. Le lecteur acharné peut même y passer la nuit si, au hasard d'un roman, l'envie lui en prend !

La littérature coréenne est véritablement riche, dense, créative. Jean-Marie Gustave Le Clézio, prix Nobel de Littérature, s'en est fait l'écho à la conférence de presse faisant suite à la cérémonie du Prix Nobel où il a déclaré que « la littérature coréenne méritait un Prix Nobel » et que « des auteurs comme Anatoly A. Kim, Hwang Sok-Yong et Lee Seung-U sont des candidats potentiels. »

Empreinte de révolte, notamment pour les auteurs touchés par l'occupation japonaise, la guerre de Corée ou la dictature, la littérature coréenne s'universalise peu à peu en laissant toutefois sa philosophie de l'existence, ses croyances chamaniques, sa verve et son humour jaillir à chaque roman, en nous aidant à franchir une frontière littéraire jusque-là inconnue.

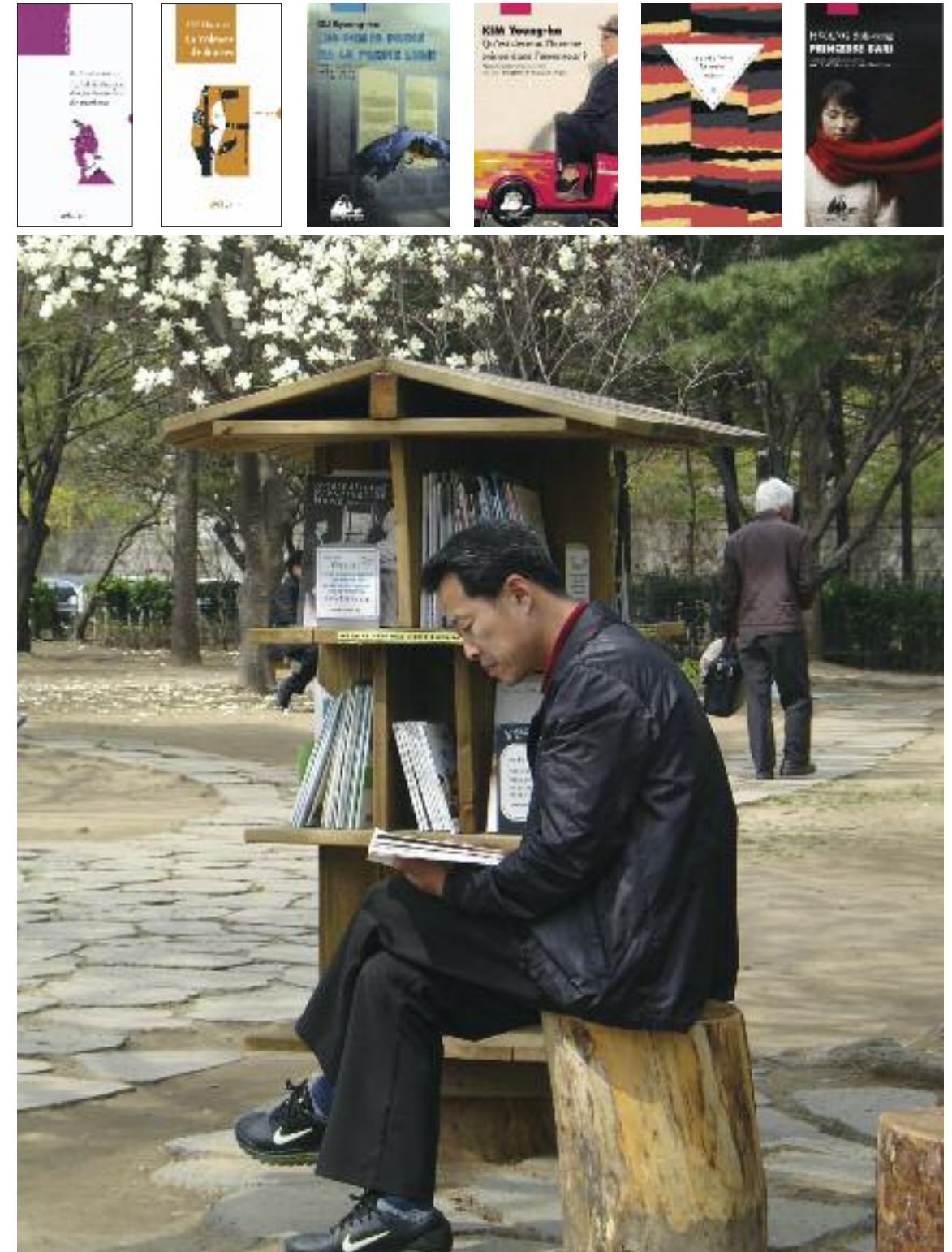
Aperçu

Hwang Sok-Yong – traduit dans le monde entier et édité en France chez Philippe Picquier – est le fer de lance de ces écrivains politiques meurtris par la guerre et l'emprisonnement. Depuis *M. Han* qui raconte l'histoire d'une famille séparée par la guerre de Corée, en passant par *Princesse Bari*, jeune fille qui dans le chaos de l'exil soigne les âmes grâce au don de voyance hérité de sa grand-mère, jusqu'à son dernier roman *L'Étoile du Chien qui attend son repas* qui revient sur une douloureuse partie de son vécu pendant la guerre du Vietnam, Hwang Sok-Yong, très proche du peuple coréen, illumine tous ses romans d'une plume alerte et engagée...

Lee Seung-U – l'auteur de *La vie rêvée des plantes* et *Ici comme ailleurs* – sort cette année *Le regard de midi* – toujours dans sa veine existentialiste plus proche de la comédie humaine que du témoignage historique.

Les éditions Decrescenzo créées en 2012 près d'Aix-en-Provence se consacrent exclusivement à la littérature coréenne. Au catalogue, une quinzaine d'auteurs, dont Lee Seung-U, l'écrivaine **Eun Hee-Kyung** et sa *Voleuse de fraises* et **Kim Jung-Hyung** et sa *Bibliothèque des instruments de musique*.

GU Byeong-mo fait partie de la nouvelle génération d'écrivains, elle a sorti son premier roman en 2015 *Les petits pains de la pleine lune*, et cette année elle publie *Le fils de l'eau*. À suivre !



Étonnants Voyageurs

Festival international
du livre & du film

TEXTE FRANCINE GEORGE
ILLUSTRATION ARA GULER/MAGNUM PHOTOS

En 1990, Michel Le Bris crée dans la cité corsaire son Festival Étonnants Voyageurs pour ouvrir un espace de réflexion non pas sur la littérature de voyage, mais sur l'idée que la littérature vibre des sursauts du monde, quel que soit son genre, roman, poésie, témoignage, polar, science-fiction...



Cette littérature ouverte, curieuse et voyageuse, donne naissance à un mouvement littéraire en 2007 lorsque Michel Le Bris, épaulé par ses écrivains militants, lance son Manifeste pour une littérature monde. Il franchit un nouveau palier en 2011 en rejoignant La Word Alliance qui fédère les huit premiers festivals littéraires internationaux. Depuis les premières éditions, Étonnants Voyageurs, avec la connivence d'écrivains amis, est allé à la rencontre d'autres territoires d'expression en créant, toujours dans le même esprit, une manifestation sur place : Dublin, Sarajevo, Bamako, Rabat-Salé, Haïfa, Brazzaville, Port-au-Prince... Et c'est à Saint-Malo que, le week-end de la Pentecôte, les amoureux d'une littérature en prise avec le bouillonnement du monde se réunissent immanquablement depuis 26 ans.

« Une boussole dans ce tumulte :
la voix des écrivains, des poètes, des cinéastes,
dont l'honneur, pour reprendre
l'expression de Vaclav Havel
est d'être, face aux totalitarismes, face aux idéologies,
les gardiens du sens des mots. »

ÉCRIVAINS ET ARTISTES DANS LE CHAOS DU MONDE

Plus que jamais, Michel Le Bris, dans sa conscience « du monde qui vient », invite ses 200 écrivains à débattre et à échanger sur les bouleversements du monde. Dans ce grand laboratoire d'idées qu'est le Festival Étonnants Voyageurs, ce sont eux, plus que les géopoliticiens, sociologues ou spécialistes en tous genres, qui répondent le mieux à cette question du devenir : « Une boussole dans ce tumulte : la voix des écrivains, des poètes, des cinéastes, dont l'honneur, pour reprendre l'expression de Vaclav Havel est d'être, face aux totalitarismes, face aux idéologies, les gardiens du sens des mots. »

Pour cette thématique *Où nous en sommes*, deux penseurs des temps présents sont à l'honneur, Henry Corbin et André Glucksmann ainsi que les nouvelles voix de l'Orient, la guerre universelle faite aux femmes actrices et victimes de ce monde en furie, la poésie contre les intégrismes, dans l'idée de faire entendre autre chose sur l'Islam.

Autre thématique, *L'Amérique dans tous ses États*, avec un hommage appuyé à Jim Harrison qui vient de nous quitter. L'occasion de saluer aussi de grands auteurs disparus, comme le conteur chilien Francisco Coloane, qui déclara en arrivant à Saint-Malo que le voyage depuis ses îles Chiloé était tellement long qu'il a passé son temps à dormir, persuadé qu'il était déjà dans son cercueil, et il trouvait cela très inconfortable !

Cap sur *la Caraïbe*, avec les nouveaux auteurs cubains – Année Zéro –, et l'illustre écrivain haïtien devenu Académicien, Dany Laferrière.

Focus sur *Les pouvoirs de la littérature* avec deux mythes incarnant une certaine idée de l'Europe : Shakespeare et Cervantes. Invitée spéciale, la nouvelle revue littéraire Apulée qui consacre son premier numéro annuel aux *Galaxies identitaires*.

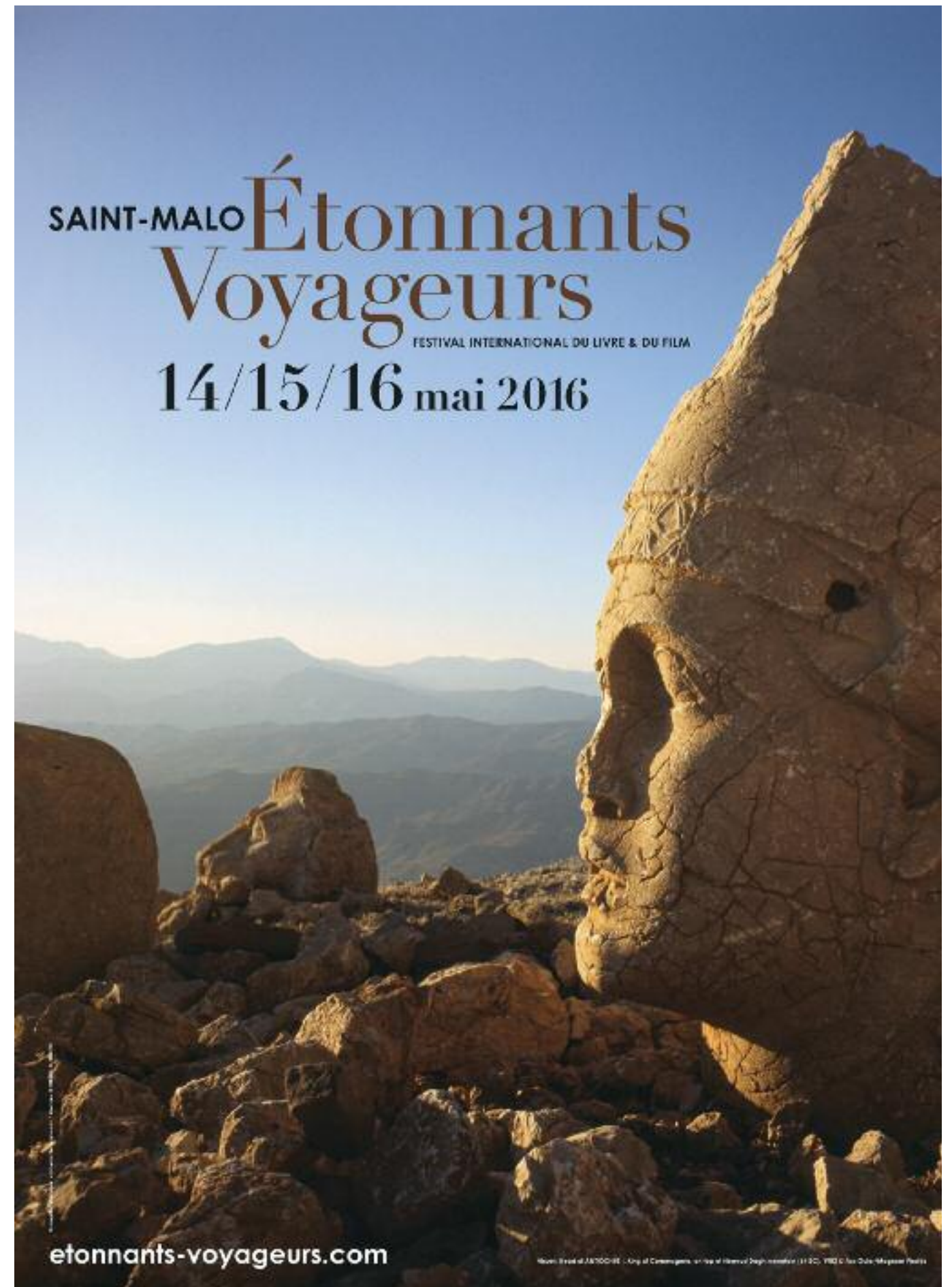
LA QUÊTE DU GRAAL

C'est au Palais du Grand Large que se déroule cette grande fête du livre et des idées. Au premier étage, les écrivains se retrouvent autour de Maëtte Chantrel, la grande Prêtresse des lieux, dans une ambiance chaleureuse, face à un public tout à la découverte de leurs derniers ouvrages. La quête du Graal commence là. Au second étage, plusieurs grands débats – véritables laboratoires pour découvrir et penser le monde – font rage dans la salle Maupertuis ou la Rotonde Surcouf. Au rez-de-chaussée, l'auditorium, quant à lui, est plutôt réservé à la projection de films. Toute la ville est investie du bouillonnement du Festival. Intra-muros, la Maison de la poésie, le grand rendez-vous créé par Yuon le Men, la Maison du Québec pour des rencontres francophones, l'École nationale de la Marine pour des sujets autour de la mer, l'hôtel l'Univers pour un petit-déjeuner avec son auteur préféré...

Plus tard, à l'occasion d'une pause, il sera temps de retourner quai Duguay-Trouin et de s'immerger dans l'immense salon littéraire au sein duquel tous les écrivains signent leur dernier ouvrage sur le stand des éditeurs. Un grand moment de partage où chacun est ravi de rencontrer l'autre. Pas de vedettariat ici, les auteurs sont respectueux du public, échangent volontiers avec leurs lecteurs, voire les captivent, comme Jean-François Deniau, fut un temps, qui se mit à raconter de longues histoires comme s'il se trouvait chez lui, un soir d'hiver au coin du feu.

En fait, en lisant le programme, on est souvent perplexe devant la liste impressionnante des auteurs invités dont on connaît à peine la moitié ! Et c'est le but du festival, jouer le rôle d'un passeur culturel. Peu importent les thématiques, on découvre toujours de nouveaux horizons littéraires et l'on repart enchanté avec quelques livres sous le bras qu'on lira forcément. Depuis l'année dernière, sur le site internet d'Étonnants Voyageurs, la biographie des écrivains est affichée avec leur actualité. Un plus pour après ! Parce que finalement, en trois jours, on en prend pour une bonne année d'exploration de toutes ces pépites littéraires.

Étonnants Voyageurs, c'est aussi le festival de l'image avec plus d'une centaine de films projetés autour des thèmes qui colorent la diversité du monde : *Fuoccoamare* à Lampedusa, *Le Siège* de Sarajevo, *No land's song* de chanteuses iraniennes, *L'étreinte du serpent* en pleine Amazonie... avec des expositions et, bouquet final, le grand concert du Groupe Nishtiman au Théâtre de Saint-Malo où cinq virtuoses iranien, irakien, turc, français célèbrent la tradition kurde. Joyeux Festival à tous !





IN KOLI JEAN BOFANE

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCINE GEORGE
PHOTOGRAPHIE JEAN-NOËL ENILORAC

Très grand sans en imposer, l'écrivain congolais In Koli Jean Bofane traîne son regard enjoué sur le monde.

Écrivain sur le tard, la plume légère et alerte d'In Koli Jean Bofane est pourtant trempée dans le sang versé au Congo : « Vingt ans de guerre, 6 millions de morts, 500 000 femmes violées, mutilées et on n'en parle pas ! »

Congo Inc., le testament de Bismarck raconte l'histoire d'un jeune Pygmée Isookanga, qui décide, en découvrant le web au milieu de sa forêt, de prendre son envol pour faire du business dans la grande ville de Kinshasa.

Il va ainsi rencontrer une pléthore de personnages perdus, cyniques, vils ou attachants, qui rythment la vie de cette capitale aux prises avec la mondialisation. Le Congo, « pourvoyeur du monde en richesses minières », spolié impunément depuis le traité de Bismarck, est ainsi mis en scène dans une fable caustique où le rire fusionne avec l'effroi dans une intense réalité à laquelle seul le roman permet d'accéder. Pour ce roman foisonnant et caustique, In Koli Jean Bofane a reçu le Grand Prix du Roman Métis créé par la ville de Saint-Denis de La Réunion, puis le Prix des Cinq Continents créé par l'organisation internationale de la Francophonie.

Parlez-nous de vous... Je suis né en 1954 à Mbandaka dans la Province Équateur au Congo. Ma mère était divorcée de mon père et avait épousé un colon Belge, le métissage, je l'ai connu dès mon enfance. Et ce n'était pas évident, tant que l'on ne vit pas les choses, on ne les saisit pas vraiment. Très vite, ma vie a basculé pour la première fois lors des émeutes qui précédèrent l'indépendance en 1960. Ma mère, mon frère et ma sœur ont pu fuir à Bruxelles. Nous avions tout perdu et failli être tués. Et moi, je suis resté seul avec mon père - mon beau-père en fait - sur sa plantation de café parce que j'étais l'aîné, assez tranquille, et non éligible aux droits de sécu de mon beau-père en Belgique.

" Mon père était passionné d'art et il nous emmenait dans les musées... "

Quelles étaient vos relations ? Mon père - je préfère l'appeler ainsi, c'est lui qui m'a élevé en m'apportant tout ce qu'il a pu - était très attentionné pour moi. Il voyait bien que je m'ennuyais et le soir, il me lisait des histoires. Nous avions une grande bibliothèque à la maison et dès que j'ai été en âge de lire, je me suis plongé dans les livres. C'était très important pour moi. J'avais dix ans lorsque j'ai découvert Zola, ce fut ma première prise de conscience de la lutte des classes. Nana étant un prénom bantou très courant au Congo, j'ai cru pendant quelque temps que l'héroïne du roman de Zola était congolaise !

Vous faites alors votre premier voyage en Belgique... Oui, toute la famille était rentrée au Congo en 62, mais la rébellion suite à l'assassinat du premier ministre Lumumba puis, en 1965, le coup d'État de Mobutu nous a amenés à fuir à nouveau à Bruxelles. C'était une période plutôt triste, mon père était devenu un simple ouvrier, le Congo nous manquait, à mon père surtout. Mon père était passionné d'art et il nous emmenait dans les musées, les expositions. À l'époque, ce n'était pas très drôle, mais je lui en suis, aujourd'hui, très reconnaissant.

Il y a eu d'autres départs encore... Pendant ce temps-là, oui, je grandissais dans ce contexte de conflits et de répression. Puis, je suis parti à Paris suivre une formation en communication et publicité, j'avais 20 ans.

Ensuite, vous revenez au Congo... En 1983, je suis effectivement revenu au Congo. Nous étions toute une bande de la jeune génération à vouloir faire bouger les choses. J'avais donc monté une agence de pub avec des amis à Kinshasa, et puis en 1991, Mobutu a entamé un processus de démocratisation et de liberté de la presse. J'ai tout de suite créé ma maison d'édition. J'imprimais moi-même des satires politiques sous forme de bandes dessinées ou de fanzines dans des conditions effroyables, mais ça se vendait comme des petits pains. Nous changions d'endroit tous les jours, c'était une époque de pillage permanent, la répression contre la presse a été quasiment immédiate, le processus de démocratisation de Mobutu n'était qu'un leurre. Les militaires pillaient plusieurs grandes villes, dont Kinshasa, c'était vraiment dangereux, mais nous tenions le choc.

Et l'histoire se répète... Oui, je me suis marié, j'ai eu deux filles et un garçon, ma dernière fille est arrivée après. La situation était devenue insoutenable, les pillages et les meurtres ignobles étaient alors systématiques. Nous avons été obligés de fuir le Congo. Ma femme n'a pas pu partir, elle n'avait pas de visa. Mes enfants et ma mère sont partis avec la Légion étrangère en traversant le fleuve jusqu'à Brazzaville. Pour ma femme, ce fut plus compliqué, j'ai réussi à la faire venir à Bruxelles par la Pologne avec de faux papiers. Quant à moi, j'ai pris les armes un temps pour défendre le quartier lors des pillages de 1991, puis j'ai dû me résoudre à partir aussi en 1993.

" Je me suis dit que c'était à nous, Africains, d'écrire l'histoire de notre pays. "

Vous êtes resté clandestin à Bruxelles pendant un certain temps... Il a fallu cinq ans avant que je puisse obtenir une légalisation de ma situation. Je faisais plein de petits boulots, videur de boîte, ouvrier, tout ce qui se présentait sans avoir à fournir de papier d'identité.

Et puis, le génocide du Rwanda en 1994 vous a bouleversé... Oui, ça a été un véritable traumatisme. Mobutu avait ouvert la frontière à l'est, permettant au gouvernement, à l'armée et aux milices génocidaires de venir se réfugier chez nous et de continuer à opérer des raids meurtriers au Rwanda. L'opération turquoise, quant à elle, menée par les Français, avait sa base dans la province du Kivu. Pendant ce temps-là, beaucoup d'africanistes expliquaient de façon péremptoire ce conflit entre Tutsis et Hutus en professant des inepties. J'entendais parler de théorie des races alors que les Tutsis et les Hutus parlent la même langue, ont les mêmes coutumes ! Et là, ce fut un véritable déclic pour moi, je me suis dit que c'était à nous, Africains, d'écrire l'histoire de notre pays. L'écriture commence là. Il fallait que j'écrive, que je dénonce, que je témoigne. Et j'ai alors relevé le défi d'écrire.

Deux ans plus tard, vous éditez chez Gallimard un livre pour enfants qui a connu un succès immédiat, et a été traduit en plusieurs langues... Oui, j'ai édité par magie – j'étais encore un clandestin à l'époque – chez Gallimard *Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux* qui est sorti donc en 1996. C'était une parabole sur la dictature de Mobutu avec une vision prédictive de sa chute.

En 2000, vous publiez un autre livre pour enfants, toujours chez Gallimard... *Bibis et les canards* parle d'émigration cette fois. Mais en fait, je me préparais à écrire mon premier roman. J'avais beaucoup de choses à dire, je voulais absolument parler de politique, de l'Afrique, de mon pays le Congo, de tous ces mensonges, de toutes ces manipulations. Il fallait un roman pour décrire cette humanité-là.

" Si le langage que j'utilise rend les personnages si proches, c'est que j'ai toujours eu à l'esprit la musique et le rythme de cette langue... "

Puis, votre premier roman *Mathématiques congolaises* sort en 2008 chez Actes Sud... Je n'avais jamais écrit de roman, j'avais beaucoup de choses à dire, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'ai suivi des ateliers d'écriture avec des gens qui partent de rien et je me suis vite rendu compte qu'il me fallait un outil, une trame. Je me suis dit que les maths, c'était universel, le monde entier fonctionnait d'après des principes mathématiques, alors pourquoi ne pas m'en servir comme trame ? C'est comme ça que *Mathématiques congolaises* est né. Célio, mon héros, avait besoin, comme moi, d'une charpente fiable pour construire ses rêves. Et j'ai eu cette vision de ce jeune homme habité par l'intuition des mathématiques, cet outil inestimable capable de l'aider dans son ascension sociale.

Dans *Mathématiques congolaises* vous mettez en scène les ruses et manœuvres politiques pour prendre le pouvoir tout autant que la vie quotidienne à Kinshasa... Il est clair que j'ai souhaité rendre hommage au peuple du Congo et de Kinshasa en décrivant cette vie qui sourd de partout alors que pour la plupart des observateurs, le pays, depuis longtemps, était comme un corps malade, entré en phase terminale. Par cette fiction, j'ai voulu restituer ce que les caméras et médias occidentaux n'arrivent pas à saisir quand il s'agit de l'Afrique. Si le langage que j'utilise rend les personnages si proches, c'est que j'ai toujours eu à l'esprit la musique et le rythme de cette langue lingala qui ne m'a pas quitté tout au long du processus d'écriture.

Votre travail d'écriture a-t-il changé depuis ce premier roman ? Non, j'ai publié mon premier roman à la cinquantaine passée et le second à la soixantaine. Les mots ont beaucoup d'importance pour moi, je les dépose au compte-goutte. Par contre, je suis toujours ce principe d'avoir une trame bien définie, un plan hyper calibré qui me donne, à l'intérieur, la possibilité de laisser l'improvisation jouer sa partition. J'aime beaucoup le travail avec mon editrice chez Actes Sud, elle me comprend bien, elle me pousse et j'ai l'impression d'avancer plus loin en toute confiance avec elle.

Dans *Congo Inc., le testament de Bismarck* vous dénoncez la spoliation des réserves incroyables de matières premières de votre pays... Je reprends les termes de Bismarck en clôture de la conférence de Berlin en février 1885 : « Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir. » Oui, un dépeçage en règle qui n'en finit pas de pourvoir aux besoins du monde entier. C'est le caoutchouc qui a permis de faire la guerre mondiale sur des pneus et non à cheval, l'uranium qui a servi à éradiquer Hiroshima et Nagasaki, le cuivre craché des avions américains qui a contribué à la dévastation du Vietnam... Le Congo est aussi le pourvoyeur attitré de la mondialisation pour la conquête de l'espace, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication...sans parler de ses ressources en or et en diamant. Dans le titre *Congo Inc.* est bien sûr pour *Incorporated* !



Vous y dénoncez aussi l'absurdité de cette guerre qui dure depuis 20 ans... Le fil conducteur est la mondialisation. Depuis l'ouverture des frontières à l'est du pays, depuis le génocide des Tutsis au Rwanda, je voulais montrer que cette guerre du Congo qui dure depuis 20 ans et a fait six millions de morts, est le premier drame de la mondialisation. On maquille toujours les guerres sous une bannière quelconque, mais là non, on ne se donne même pas la peine de chercher un enjeu. Il n'y a pas d'enjeu politique. Il n'y a pas de revendications. Il n'y a pas de conquête de territoire.

Tout ce que l'ONU dit, c'est une guerre de pillage. C'est le business. Récemment, après deux ans de blocage, la rébellion du M23 au Nord-Kivu a repris les offensives avec une rare violence et j'étais tétanisé par le déploiement de forces pour les combattre. Moi, je préfère attraper mon ordinateur et on verra qui se fatiguera le premier !

Votre héros, le Pygmée Ilookanga sort de sa forêt équatoriale pour devenir mondialisateur, prendre sa part du business... Oui, c'est un garçon d'aujourd'hui, sans complexe vis-à-vis de la technologie, il évolue avec, il vit dedans. Je suis né dans la province d'Équateur, cette forêt je peux en parler, c'est une partie de mon enfance. Le Pygmée représente la genèse de l'Afrique. Il a eu le temps de traverser les millénaires. Il a été le témoin des ravages accomplis. On croit le reléguer à la périphérie du monde alors qu'il est au centre, tout comme l'Africain. Son sol et son sous-sol ne sont-ils pas les garants de la prospérité du monde ? J'ai imaginé le personnage d'Ilookanga à la fois sympathique et un peu salaud au vu de ses idées sur la mondialisation qui massacre les écosystèmes. Il est difficile de se faire une opinion tranchée sur Ilookanga. À l'origine, j'avais envisagé comme titre *Putain de Pygmée !*

La multitude de personnages qui entoure Ilookanga semble sortie d'une fable caustique, et pourtant si réelle. Vous n'épargnez personne, l'ancien tortionnaire adoubé par l'ONU, le pasteur escroc, le chinois délaissé par ses patrons, le Casque bleu pédophile, les enfants shégués, exclus de la société... Le plus saillant pour moi est Kiro Bizimungu, un type issu de l'armée qui occupe le Kivu, responsable de millions de morts et adoubé à un poste supérieur par l'ONU. On vit dans un monde qui n'a plus de repères. Il y a la religion à laquelle s'accrochent les gens et le pasteur Jonas Monkaya qui sait largement en tirer profit. Il y a l'exclusion sociale - parce que dans cette guerre, les liens sociaux sont tellement détruits que la solidarité africaine n'arrive plus à fonctionner - représentée par les shégués, ces enfants de la rue, comme Shasha la Jactance, rescapée de la guerre, devenue enfant putain d'un Casque bleu pédophile. Il y a Adeïto Kalisayi, esclave sexuelle ramenée du Kivu par l'ex-commandant Kobra Zulu. Il y a l'africaniste qui révèle à l'Africain qui il est, ce qu'il était, ce qu'il sera... Il y a aussi, à l'autre bout du monde, la femme de Zhang Xia qui doit subir le harcèlement d'un flic véreux dans la province du Sichuan.

" les liens sociaux sont tellement détruits que la solidarité africaine n'arrive plus à fonctionner... "

La Chine tient une place importante dans Congo Inc... En effet, tous les chapitres sont sous-titrés en mandarin, car la Chine est de plus en plus présente en Afrique. Les Chinois réalisent la plupart des infrastructures, des hôpitaux, ce n'est pas pour autant qu'ils ont planté leur drapeau. Les Chinois sont là, la Chine est devenue incontournable. Mais qu'est-ce que le Chinois peut nous faire de pire que l'Européen ne nous a déjà fait ? Les Africains ne se focalisent plus sur l'axe Nord-Sud à force de se faire bloquer aux frontières. Si le Français ne donne pas de visa, mais que le Chinois en délivre un, pourquoi hésiter ! Il faut aller puiser dans le meilleur de chacun !

Vous dédiez Congo Inc. « aux filles, aux fillettes, aux femmes du Congo »... Absolument, les femmes sont en première ligne dans cette guerre. 500 000 femmes violées, mutilées, je ne le répéterai jamais assez. Au Kivu, les hommes se cachent dans la forêt avec leur kalachnikov, mais elles, elles résistent, elles sont devenues nos protectrices jusqu'au bout. Il y a même une unité de combat composée uniquement de femmes qui ne s'en laissent pas conter pour monter au front. Les vingt dernières pages de *Congo Inc.* sont pour elles, elles y prennent leur revanche. Et quelle revanche !

Dans ce livre, il y a des passages difficilement soutenables, mais aussi beaucoup de grands éclats de rire, une sorte d'alternance entre le drame et la malice... C'est l'esprit qui règne dans le pays, au Congo, les gens ont le sens de la dérision. S'il y a une loi farfelue qui

passe, on essaye de la contourner, on se moque des politiques qui la défendent et, en coulisse, on met en place des stratagèmes pour la contourner. Au Congo, on est passé maître pour contourner les obstacles.

L'avenir du Congo, selon vous ? Ce sera toujours la lutte, mais une lutte de plus en plus efficiente, intellectuelle. Il y a au Congo, et dans toute l'Afrique, une jeune génération d'artistes qui en veulent. Si l'on regarde la ligne du temps de l'humanité, elle est très différente de la ligne du temps des nations. L'Afrique, le Congo en particulier, est le laboratoire du monde de demain.

Vous êtes maintenant installé à Bruxelles, est-ce que vous retournez au Congo ? Bien sûr ! J'y vais régulièrement pour développer un centre d'expérimentation avec des ateliers d'écriture, que ce soit de l'écriture cinématographique, théâtrale, de la BD ou de roman à destination des jeunes publics dans le but d'encourager les talents. Je suis également en train d'y développer un nouveau projet d'édition.

Vous n'avez pas envie d'entrer en politique ? Non, j'y suis ! Avec la littérature, je fais de la politique, il n'y a pas mieux que le roman pour témoigner, pour dénoncer, pour éclaircir, pour faire bouger les lignes !



La Route des laves

Un éternel recommencement

TEXTE FRANCINE GEORGE
ILLUSTRATION MICHEL SICRE
PHOTOGRAPHIE HERVÉ DOURIS

À l'Ouest, rien de nouveau. À l'Est, les paysages changent à la vitesse de la lumière. Entre Piton Sainte-Rose et Saint-Philippe, de spectaculaires coulées de lave encore dans les esprits, celles plus lointaines recouvertes maintenant par la végétation créent un univers fantasmagorique, étrangement beau, où il fait bon s'arrêter, respirer, vivre la magie des lieux.

Le Piton de la Fournaise, un des volcans les plus actifs de la planète, règne en maître absolu sur ce paysage du Grand Brûlé qui, à chaque éruption, meurt, brûle, se consume, pour naître à nouveau. La Route des Laves, la N2, seul lien entre l'est et le sud de l'île, sillonne, en contre-bas les différentes coulées qui se jettent à la mer. Le Parc national pilote, avec ses partenaires, un projet de découverte de ce patrimoine basé sur une démarche d'interprétation pour que les visiteurs, d'ici ou d'ailleurs, puissent s'imprégner de l'atmosphère en toute quiétude, laissant les imaginaires voguer selon le désir de chacun.

Escapade sur la Route des laves Michel Sicre, poète, aquarelliste, interprète des patri-moines au sein du Parc national, aujourd'hui à la retraite, a imaginé raconter l'île *du battant des laves au sommet des montagnes* en lui apportant une nouvelle dimension qui fait appel à tous les sens. Cette démarche passionnante d'interprétation des paysages s'appuie sur une mise en scène en trois volets, du mobilier artistique pour guider et accompagner les visiteurs, un guide pour échanger avec eux, des supports papier et numérique en complément d'informations.

Premier chapitre ouvert sur la nature, le volcan et le feu, l'histoire se décline en plusieurs scénarios sur la Route des Laves avec, en tout premier acte, la coulée 2007. Les aménagements légers, peu nombreux et particulièrement esthétiques qui vont bientôt être mis en place pour guider le visiteur sans l'importuner. Pas de grand totem ici, mais des mobiliers illustrés des aquarelles de Michel Sicre, fondus dans l'espace, apportant les informations principales soulignant les éléments qui font le caractère du site, des chemins aménagés discrets, des espaces pédagogiques relais d'interprétation à chaque porte d'entrée de la Route des laves, tout un parcours pensé pour suggérer, et laisser l'imagination s'enflammer dans un lieu hautement propice aux rêves les plus chimériques.

« La route des laves est un grand théâtre de la nature. La Terre y donne régulièrement des spectacles de feu. Chaque coulée de lave est un événement rappelant aux hommes les défis qu'ils ont à relever pour vivre sur le territoire d'un volcan actif. »¹

Au sommet du Piton Anse des Cascades, comme en témoignent les estampes de Louis-Antoine Roussin au XIX^e siècle, les notables venaient déjà admirer le spectacle qui les fascine, mais en même temps qui les effraie, l'éruption du Piton de la Fournaise. L'attractivité du volcan ne s'est jamais émoussée. À chaque éruption, la foule se précipite au plus près. Chaque éruption pose aussi la question de savoir où la lave va couler, coupera-t-elle ou non la route, ira-t-elle jusqu'à la mer ? Et ensuite, le défi de l'Équipement est de reconstruire au plus vite la route, un travail de Sisyphe !

Paysages grandioses, mystérieux et fantomatiques, ici, plus qu'ailleurs, le volcan est roi. Ce n'est pas en cinq minutes, trois clics et une photo que l'on peut saisir la magie des lieux. Il faut vraiment s'immerger un long week-end dans ces terres du Grand Brûlé pour comprendre ce qui est unique au monde, la puissance de la nature. Sur ses 20 km, la Route des Laves a des milliers d'histoires volcaniques à raconter.

Du côté de l'océan Au premier regard, le paysage est ténébreux, un champ noir rugueux de *laves gratons*. En face l'océan, jamais tout à fait calme, sur le côté le rempart de Bois Blanc qui tranche à vif l'espace jusque dans les hauteurs et bloque le passage des nuages. Une mousse gris perle - des touffes de lichen - recouvre le sol, et par intermittence, quelques fougères pointent timidement leur vert tendre ; parfois, un arbuste a déjà pris racine, en fait, ce sont les trois étapes du processus naturel de recolonisation végétale. Tout n'est pas évident, les plantes exotiques envahissantes, là aussi, s'expriment en premier et gênent la croissance des plantes endémiques. Par exemple, le filao importé massivement, car c'est un arbre qui

retient bien l'érosion, et c'est aussi un solide matériau de construction ; le *bois de belle-mère*, attendrissant avec ses clochettes rouges qui, selon la légende, serait un poison si violent qu'une seule de ses feuilles aurait la capacité de tuer un bœuf !

Là, maintenant, se mettre à l'écoute de la nature en fermant les yeux !

Alors, le bruit d'une cascade toute proche résonne de son débit régulier, l'océan, sans relâche, tape contre les rochers de basalte, du ressac des vagues l'air iodé s'échappe et, porté par un vent léger, vient flatter les narines ; il faut encore laisser toute la carapace urbaine s'évanouir, et ainsi, on entend les oiseaux chanter. On y est, la beauté du site emporte tous les sens, le clair-obscur des nuages accrochés au flanc du volcan renvoie une lumière tamisée où quelques rayons de soleil commencent à chauffer la nuque. Les yeux grands ouverts maintenant, on progresse vers la mer, les premières falaises se dessinent, des crevasses s'ouvrent parfois en demi-cratère, à l'intérieur duquel les roches sont concassées en cascade. Les épines et les brindilles de filaos de la coulée d'à côté recouvrent le chemin d'un tapis brun. Personne aux alentours, impossible de ne pas toucher du doigt cette atmosphère surnaturelle. En se retournant, face au volcan, on prend conscience que c'est exactement là que survient la naissance du monde.

Du côté des Grandes Pentes Face au volcan, l'histoire est différente. La pente jusqu'au cratère sommital est parfois nue, parfois couverte de végétation. Une autre coulée, nous sommes ici au royaume des laves *pāhoehoe* (terme hawaïen signifiant « rivière de satin ») plus avenantes, a priori, avec leur surface lisse. De grandes masses montrent leur lent cheminement sinueux vers l'océan, qui, instant tragique, par un refroidissement soudain, les a figées là pour l'éternité. Elles livrent à l'œil nu une palette infinie de possibles messages. Formes extravagantes, sculptées avec finesse, en cordes plissées par endroits, en tartes meringuées d'autres fois, ou, juste ici, lorsqu'elles prennent l'apparence d'un animal chimérique, et là, celles tachetées des écailles de tortue. Oh regardez, quelle est cette forme...ne serait-ce Grand-mère Kal qui nous montre du doigt ?

Ces laves ont aussi la particularité de briller de mille feux lorsqu'elles jouent avec les rayons du soleil. Un festival de couleurs s'empare alors des lieux, du bleu cobalt, indigo, violet recouvre le plissé de la lave comme un bijou serti de pierres précieuses, plus loin un camaïeu de brun s'étale sur la masse la plus exposée. De l'autre côté, en regardant très attentivement, on aperçoit l'oranger qui a élu domicile dans une rainure près du sol. Dans ce combat entre ciel et mer, l'ingéniosité de la nature reprend vite le dessus, lichen en décomposition, petites fougères et minuscules arbustes, la trilogie de renaissance végétale s'ouvre à la vie.

Par ici, le summum de la balade, l'entrée dans un tunnel de lave. Une visite qui se fait avec casque et guide spéléologue, il faut courber l'échine , et ne pas oublier sa lampe frontale ! En entrant dans la

veine de la terre, on ressent d'abord une étrange sensation, dans le noir et la fraîcheur, une pensée immédiate surgit : c'était comment la vie au temps des hommes des cavernes ? Une pulsion soudaine pousse à scruter la roche au cas où il y aurait quelques inscriptions troglodytes... Insensé !

Peu à peu, les yeux s'accoutument à la pénombre. Des sculptures vitrifiées plus discrètes serpentent avec fantaisie les parois, parfois, l'on croirait voir un rail de chemin de fer au sol. Des gouttes d'humidité perlent sur la roche, et l'on perçoit les racines aériennes des plantes qui commencent à pousser à la surface de la Terre. Un monde sens dessus dessous. En se retrouvant à l'air libre, un regard aux Grandes Pentes, on sent ici respirer l'âme du volcan.

Du côté des habitants Dès la porte d'entrée de la Route des Laves, à Dos de Baleine, du côté de Saint-Philippe, la campagne réunionnaise fleurit de toute son authenticité. Les petites maisons, en bord de route, sont ouvertes au passant, pas de clôture, ni de muret, que des jardins, un fouillis de plantes qui explosent en bouquets colorés au moindre rayon de soleil. Il faut dire que leur croissance rapide est favorisée dans cette zone pluvieuse au climat tropical. En périodes cycloniques, il pleut ici en une semaine ce qui pleut à Paris en un an.

Dans la nonchalance du temps présent, ne sachant pas ce que le volcan leur réserve, les habitants de cette région ne semblent pas se préoccuper du lendemain. Les chiens se prélassent sur la chaleur du bitume, se bougeant à peine au vrombissement du moteur pourtant tout proche ; l'ouvrier portant en bandoulière sa longue débroussailleuse marche

en terrain conquis sans se presser ; le chapeau noir bien enfoncé sur ses cheveux grisonnants, un papy longe lui aussi la route pour rentrer chez lui sans se soucier des voitures qui passent. Scènes d'un autre temps, comme si la course effrénée des urbains s'avérait ici vaine et ridicule. En dessous du volcan qui est leur seul maître, suspendus, à ses caprices, ils vivent dans le plaisir de l'instant présent, et vous accueillent de la manière la plus sympathique qui soit. Les restaurants, gîtes, auberges de bord de route sont emplis de trésors culinaires. Pour se restaurer, il y a l'embarras du choix, varangue surélevée, jardin sauvage en contrebas dans lequel quelques tables sont aménagées sous un grand arbre à l'ombre protectrice. Peu importe votre choix, la cuisine est ravissement du palais, salade palmiste à goûter absolument, carry du jour, vacoa boucané... tout est cuisiné maison. Quelles saveurs !

Du côté du volcan Dans la plupart des cas, le volcan s'exprime dans l'enclos Fouqué, mais par deux fois, au XX^e siècle, il a pris des chemins de traverse, et la lave s'est écoulée hors enclos mettant en danger la vie des hommes.

La Coulée de 1977 L'éruption a débuté le 8 avril 1977. Suite à l'explosion dans le cratère du Dolomieu, et une fissure sur le flanc Est du volcan, une coulée de lave est descendue, hors enclos, directement sur le village de Bois Blanc. Grande Panique, l'évacuation est immédiatement décrétée. Au milieu de la nuit, la lave se fige à quelque 900 mètres des habitations. Tout le monde s'est réfugié à Piton Sainte-Rose.



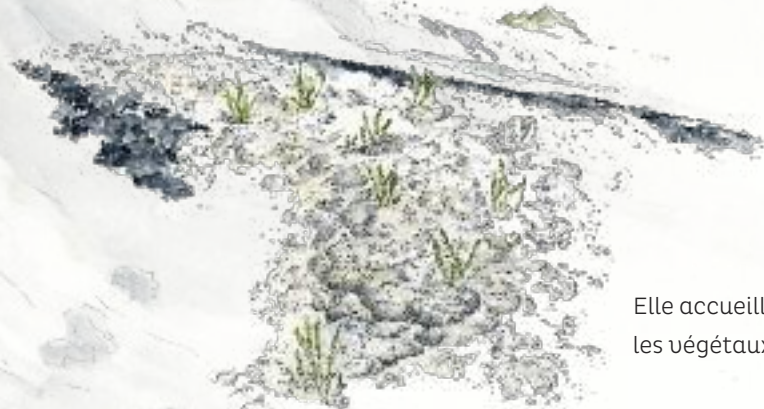
Une forêt luxuriante
habille les pentes du volcan



Une coulée de lave
dévaste tout sur son passage



La forêt reprend sa place pour un temps



Elle accueille alors
les végétaux conquérants



La lave se fige
et devient pierre

Le 9 avril, une nouvelle explosion retentit, la lave s'écoule cette fois-ci en direction de Piton Sainte-Rose. Nouvelle évacuation d'urgence à Sainte-Rose, en centre-ville, tous les moyens civils et militaires sont à pied d'œuvre. La coulée, au dernier moment, dévie et s'engouffre dans le chemin de la ravine Lacroix, à quelques mètres de l'église de Piton Sainte-Rose. Mais la rage du volcan n'est pas encore assouvie. Le mercredi 13 avril, une nouvelle explosion crée une fissure à côté de la précédente, un torrent de laves dévale la pente à 80 kilomètres à l'heure et se dirige droit sur l'église, à 19 heures, la lave atteint le parvis, brûle la porte en bois, et miracle, ne s'avance que deux mètres dans la nef tandis que le torrent de lave forme un bras sur le côté droit de l'église qui poursuit le chemin jusqu'à la mer. Aujourd'hui encore, on peut visiter Notre-Dame-des-Laves, voir les photos et marcher sur cette pierre de lave qui a épargné l'église grâce – dit-on – à la protection divine, et celle de la Vierge au Parasol, protectrice du Grand Brûlé. Aucune victime, alors que la force et l'imprévisibilité de cette coulée aurait pu avoir des conséquences néfastes. La route des Laves a bien sûr été reconstruite, et un observatoire volcanique a été mis en place en 1980 suite à cet épisode pour le moins étrange.

La Coulée 1986

Neuf ans après, alors que l'on croyait ce chapitre plutôt mystique refermé, le volcan décide à nouveau de s'écouler hors enclos. Pendant neuf jours, les habitants du quartier ont été saisis de grosses frayeurs.

Dans ce quartier du Tremblet à Saint-Philippe, situé à la porte sud de la Route des laves, le Piton de la Fournaise a semé l'effroi. Pendant quelques jours, l'activité sismique montrait des signes avant-coureurs. Le 19 mars à 6h40, une faille s'ouvre à l'intérieur de l'enclos, et laisse s'échapper une coulée de lave qui descend lentement les Grandes Pentes, et s'immobilise deux kilomètres plus loin. Ouf ! l'alerte semble passer. Mais au petit matin du 20 mars, le volcan gronde et rugit à nouveau. Soudain, en pleine forêt, il explose sur une faille de près de 700 mètres : « De 78 cratères alignés jaillissent des fontaines de laves de plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Ces laves fluides s'écoulent en de multiples ruisseaux anastomosés. Elles se heurtent à la base du piton Takamaka qui les séparent en deux coulées empruntant l'une, au nord, le lit de la ravine des Citrons Galets, l'autre, au sud, celui de la ravine de Takamaka » comme le décrit Wilfrid Bertile, maire de Saint-Philippe à l'époque.

Dans la matinée, la décision d'évacuer les familles est prise, avant midi, tout le monde est à l'abri, laissant les habitations au bord des ravines être ravagées par le feu. La RN2 est bien évidemment interdite à la circulation. La coulée de la ravine Takamaka mangera la route à 15h tandis que celle de la Ravine Citrons Galets attaquera la route à 22h. Dans la nuit du 23 au 24 mars, deux coulées se jettent dans l'océan, et forment des laves en coussin en progressant sur les fonds marins ; à la surface, la Pointe de la table s'est ainsi élargie de quelques hectares.

Aucune vie humaine n'a été mise en danger, par contre plusieurs habitations ont été détruites, et les plantations de vanille à flanc de volcan ont à jamais disparu. Et puis, il a fallu, comme à l'accoutumée, reconstruire la Route des laves, et les habitants, malgré le traumatisme vécu, ont eux aussi reconstruit leur maison sur la coulée.

L'enfer de 2007 *Le Volcan est devenu fou !* titre le JIR. Cette coulée mythique s'est faite dans l'enclos, mais elle a néanmoins été apocalyptique. La Réunion est une île jeune, un Nouveau Monde en quelque sorte, et en trois siècles de mémoire humaine, jamais personne n'avait décrit un phénomène volcanique de cette ampleur. Le Piton de la Fournaise, quant à lui, a 500 000 ans, alors peut-être, qu'à son échelle, des événements comparables se sont produits. Autant dans l'espace que dans le temps, on se sent vraiment petite fourmi au sein de cette puissance de feu.

Les habitants du Tremblet, proches de l'éruption, vivent dans l'angoisse que le scénario de 1986 se reproduise. L'implacable colère des entrailles de la Terre a semé la terreur du 2 avril au 1^{er} mai 2007. Le Piton de la Fournaise n'a jamais été aussi virulent. Des fontaines de lave éclataient partout et dévalaient à grande vitesse les Grandes Pentes pour se jeter à vive allure dans l'océan. Au contact de l'océan, d'immenses panaches de fumée blanche jaillissaient tandis que la lave en feu continuait à rougeoyer dans l'eau. Des grandes profondeurs, des poissons jusqu'alors inconnus sont remontés à la surface de l'eau, pour le bonheur des scientifiques.

Au bout de ce mois d'éruption, le volume colossal de laves serait de l'ordre de 120 millions de m³, le cratère du Dolomieu au sommet du volcan s'est effondré, créant un nouveau visage au Piton de la Fournaise. Des pluies acides ont envahi toute l'espace et les cheveux de Pelé, coupants et mortels menaçant les animaux les avalent, retombaient dans les plaines. Après un mois d'éruption, les dégâts de cette coulée de 60 mètres de hauteur et 1,7 kilomètre de largeur sont énormes. Il a fallu plusieurs semaines

pour évacuer les tonnes de laves stigmatisées sur la Route. Une nouvelle route des laves a été construite. Une légende raconte que les mois suivants, la lave est restée tellement chaude que les habitants de la région mettaient le matin leur poulet à cuire, et vers midi venaient le chercher, il était grillé à point ! Dès que la pluie tombait, des vapeurs d'eau s'élevaient, offrant des paysages aux formes brumeuses, si étranges que l'on aurait pu se croire au pays des géants.

Avec la nouvelle Cité du volcan, à La Plaine des Cafres, les aménagements de la Coulée 2007 mettent en scène la géographie des lieux, les mécanismes volcaniques, la pression exercée sur les habitants, et surtout cette exceptionnelle atmosphère au pied d'un volcan du Littoral. De quoi revivre ces épisodes, en s'imaginant au bord de la Route des laves un jour de fureur volcanique...





Fête de la nature

Renaissance à la centrale hydraulique de Sainte-Rose

PHOTOGRAPHIE GAËL SARTRE/EDF

Le quatrième réservoir d'eau de Sainte-Rose

Lorsque l'usine hydroélectrique de Sainte-Rose a été livrée en 1980, elle assurait 70 % de la production d'électricité de l'île. Les travaux d'extension réalisés entre 2010 et 2015 avec la construction d'un quatrième réservoir et le renforcement des moyens de production existants ont permis d'augmenter d'un quart la capacité de stockage et la puissance de l'usine et en fait aujourd'hui un véritable outil du système électrique au service de la transition énergétique.

L'usine hydroélectrique de Sainte-Rose permet à l'hydraulique d'être toujours la première source de production d'origine renouvelable de l'île.

Les quatre réservoirs réunies représentent 100 000 m³ d'eau en vases communicants. Les 800 mètres de chute et un débit maximum de 13 m³ permettent à l'usine hydraulique de générer une puissance électrique de 80 000 kilowatts.

L'intégration paysagère et écologique

Lorsque le projet de la quatrième cuve émerge, l'île voit naître le Parc national en 2007, puis est classée au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2010. Dès lors, l'objectif du Parc national est clairement défini : préserver des paysages et des écosystèmes uniques au monde. L'emplacement des réservoirs dans le cœur naturel du Parc est bordé d'une forêt primaire en très bon état de conservation. Dès la conception du projet, face au terrassement envisagé, EDF en partenariat avec le Parc national et le CBN-CPIE Mascarin¹, a lancé une procédure de réaménagement durable du site, respectueuse de la conservation des espèces et des milieux indigènes.

La nature reprend ses droits certes, mais avec des déséquilibres à gérer. Il fallait avant tout veiller à préserver et maintenir la forêt naturelle. Un véritable combat a dû être mené contre les espèces exotiques envahissantes introduites par l'homme et qui se sont échappées des jardins et des champs. Le terrain étant en pente, à la faveur des pluies, ces espèces exotiques (longozes, colle-colle, tabac-bœuf, raisins marron...) peuvent être entraînées dans la forêt. Elles se développent beaucoup plus vite que les espèces indigènes, plus fragiles.

Pour mener à bien ce grand chantier de restauration écologique, le Conservatoire Botanique National de Mascarin a élaboré une méthode en plusieurs étapes. En premier lieu, dès juin 2008, une analyse du milieu a été effectuée autour des citernes, puis un travail d'inventaire, de récoltes de graines et boutures pour en garder la traçabilité. 80 espèces patrimoniales ont été recensées, dont deux orchidées protégées.

Ensuite, EDF a fait appel à un architecte paysager, Pierre Huillet, pour répartir les espèces végétales indigènes sélectionnées à planter sur les 11 785 m² (remblais – zone d'écran et arboretum), soit 22 426 plants prévus (arbres, arbustes, lianes, herbacées).

Ce fut une grande première ! Une expérience enrichissante pour le CBN-CPIE Mascarin qui mit plusieurs techniques différentes en place, plus de 25 000 plants ont été produits par semis et par bouturage. Cette phase de restauration écologique a été particulièrement riche d'enseignements avec les difficultés inhérentes à cette première expérience, élevage difficile et forte mortalité de certaines espèces, complexité à gérer les plantes envahissantes...

En parallèle, une action de formation a été menée auprès des membres de l'association d'insertion *Les Béliers* chargée de l'entretien des espaces verts, pour qu'ils puissent reconnaître les espèces envahissantes, et favoriser la progression des espèces indigènes. Et c'est bien sûr avec leur collaboration que les plantations se sont faites.

Il est évident que les arbres ne vont pas subitement faire deux mètres de haut sur un sol aussi caillouteux. Il faut beaucoup de patience et de temps avant que ce travail de titan ne prenne réellement forme. En 2014, un inventaire photographique de ce qui a poussé a été réalisé. Le challenge maintenant est de gérer ces plantations sur le long terme.

La côte au vent, très humide toute l'année, est particulièrement touchée en période de cyclone. Un déversoir, comme un toboggan, a été aménagé, au cas où les quatre réservoirs seraient pleins, pour éviter une catastrophe écologique qui détruirait tous les efforts entrepris pour redonner à la nature son souffle premier.

D'autres actions concomitantes ont été réalisées : une nouvelle couleur choisie sur les citernes pour atténuer l'impact visuel dans le paysage, à l'inverse d'une autre époque où les couleurs vives étaient là pour témoigner d'une réussite industrielle ; 48 nichoirs à geckos endémiques ont été plantés de-ci de-là pour protéger des prédateurs les œufs de ces petits lézards verts des Hauts ; l'accompagnement des scolaires et du public...

La journée Portes ouvertes

La journée Portes ouvertes du 21 mai 2016 est un voyage au cœur de la nature qu'il est difficile d'imaginer tant la maîtrise technique a su s'adapter aux contraintes naturelles. L'objectif est de faire découvrir au Grand Public le cœur d'une usine hydroélectrique et le nouveau visage de la marine de Sainte-Rose.

L'immersion commence par un trajet dans un tunnel de 4 km, creusé au ras de la roche, laissant peu de place à la circulation, conduisant à la source. Arrivé au bout, après l'ouverture des écoutilles, comme si l'on sortait d'un sous-marin, l'accès à l'air libre au bord du bassin des Aigrettes offre un spectacle à couper le souffle. L'eau retenue est d'un turquoise saisissant, la nature ici coule des jours tranquilles. Le bruit de l'eau en cascade, la Rivière de l'Est qui bruisse au loin, les oiseaux dans leur royaume... la végétation s'est ici trouvé un petit coin de paradis.

Retour par le même chemin et escalade d'une échelle de 20 mètres de haut pour faire le tour de cet immense réservoir de 46 m de diamètre. Le paysage est superbe, l'océan à perte de vue bordé des plaines qui l'entourent, un chapelet de nuages qui pointent droit sur le rivage, une pluie fine qui tombe sur une étroite bande verticale juste avant Saint-Benoît.

Le territoire revégétalisé s'estompe dans la masse de végétation métissée qui dévale la pente jusqu'à la centrale, bouquets de fougères arborescentes, branles, fourrés à Pandanus. En marchant aux alentours, on aperçoit les timides pousses d'arbustes, les minuscules orchidées protégées, et l'on s' imagine l'immensité du chantier.

Sur la côte, l'usine hydroélectrique tourne à plein régime, il est déjà onze heures, l'heure des marmites à riz. Les talus aux abords de l'usine ont aussi été revégétalisés. L'océan Indien, sauvage, se heurte aux rochers de basalte formés par les différentes coulées de lave, et tout près, l'aire de pique-nique de l'Anse des cascades lance un clin d'œil sympathique pour lézarder en pleine nature.

Activité industrielle et respect de la biodiversité ... Incompatibles ? Nous avons ici une belle preuve du contraire !



Le Jardin de la mémoire

sur l'île de Mozambique

TEXTE & PHOTOGRAPHIE **KARL KUGEL**



L'île de Mozambique Située au nord du Mozambique, à plus de 2 000 kms de Maputo - la capitale - et à trois kilomètres de la côte africaine et du pays makwa, l'île de Mozambique a été, tout au long de son histoire, à la croisée des routes des navigateurs et des cultures (africaine, arabe, chinoise, indienne, européenne). L'île est ensuite devenue le plus grand entrepôt commercial urbain de la région orientale d'Afrique, et la capitale du Mozambique jusqu'au XIX^e siècle.

Site classé, en 1992, au « Patrimoine mondial de l'humanité », elle garde encore aujourd'hui les traces et vestiges de son histoire - forteresse, habitations, édifices religieux, palaces, magasins à vocation commerciale...

L'un des aspects importants de l'histoire de l'île de Mozambique concerne son rôle dans le contexte de la traite des esclaves jusqu'au XVIII^e siècle. L'île de Mozambique a été le point de départ de dizaines de milliers de femmes et d'hommes vers différentes destinations du monde (océan Indien, golfe Persique, Amérique du sud, Caraïbes, Amérique du nord). Mais c'est aussi à partir de l'essaimage des richesses culturelles des populations makwa-loumé et makondé que se sont développées des communautés multi-culturelles. Ces cultures s'expriment encore aujourd'hui à travers les danses, les chants, les croyances, mais aussi les techniques, l'habitat, la cuisine, l'art et la manière de vivre en général. Les instruments de musique sont un exemple de la présence vivante de la culture d'origine de ces peuples que l'on retrouve à La Réunion et dans les îles de l'océan Indien.



L'île fantôme À chaque retour sur l'Îlha, c'est toujours la même impression, je retrouve la beauté de cette île - une beauté bien plus forte que les images mentales que je garde en moi, quand je suis loin d'elle. Bien plus forte que les photographies que j'ai pu réaliser au fil de mes séjours.

L'esprit de ce lieu est mystérieux

A d'abord disparu l'île naturelle, celle où accostaient les pêcheurs Makwa et qu'ont abordé les premiers navigateurs arabes. Puis s'est dissipé le palimpseste de l'île coloniale, l'île place forte, le comptoir commercial, croisement des civilisations africaine, arabe, européenne, indienne et chinoise. Peut-on photographier une île qui au fil du temps a porté tellement d'enjeux de conquête, de rêves de gloire, mais aussi, pendant deux siècles, les violences inouïes de la traite des noirs ?

Peut-on réussir l'image au présent d'une île absente, d'une île fantôme de son passé ? Cette impossibilité à faire une vraie image de l'île m'oblige à la redécouvrir à chacune de mes visites et à déambuler. Et je comprends, au fil des ruelles, des ombres et des lumières, des ouvertures et trouées vers la mer, ou assis sur un des toits-terrasses avec le regard circulaire posé au loin, que l'Îlha, malgré les incursions dérisoires d'une modernité arrogante et déjà déglinguée, continue à imposer son rythme secret et intime aux corps et aux âmes.

CONTACTS

Festival culturel ON'HIPITI sur l'île de Mozambique :
L'association Apetur prépare en 2016 une nouvelle édition de son festival.
Contacts : apetur.ilha@gmail.com et dinhodailha@yahoo.com.br

Le cabinet de conservation de l'île de Mozambique, GACIM : c.girimula@yahoo.com.br

Projets de création et projets vivants avec le Mozambique : karl.kugel@wanadoo.fr

¹ Le Moring, danse de combat réunionnaise, une forme cousine de la Capoeira.

Le jardin de l’île de Mozambique L’espace du Jardin de la Mémoire a été créé dans le cadre du projet international de la « Route de l’Esclave », initié par l’UNESCO, et du programme « Stèles, mémoire et esclavage » mis en œuvre à La Réunion par l’association Historun. L’objectif du projet animé par l’historien Sudel Fuma, disparu accidentellement en 2014, est de rappeler aux populations de la zone océan Indien les liens historiques et culturels existant entre elles avec un programme basé sur la valorisation d’un patrimoine commun. Le Jardin a été produit par le Ministère de la Culture du Mozambique et à La Réunion par l’Association Historun et un partenariat institutionnel. Aujourd’hui, le jardin, propriété de l’état mozambicain, est placé sous la responsabilité du Cabinet de Conservation de l’île de Mozambique.



La création du jardin C’est en pensant à la partie vivante de la présence de l’Afrique à l’île de La Réunion et dans l’Océan Indien, à la mémoire des corps et à l’immatériel qui les relie, que j’ai imaginé le Jardin de la mémoire. Pour la répartition des espaces du jardin, je me suis appuyé sur une typologie de la danse en Afrique que l’on peut représenter par trois ronds, chaque rond figurant une fonction : les danses festives et de séduction concernant l’ensemble de la communauté, les danses d’initiation données à l’intention des groupes pour les rituels de passage, et les danses de transe où se joue l’intimité de l’être.

L’espace du premier rond, lieu de la communauté : L’espace est aménagé et végétalisé, dans l’esprit d’un lieu de rencontres et d’échanges : un jardin public. Au cœur de cet espace, un rond fait écho au rond du Moring réunionnais¹.

Le deuxième rond, le lieu de l’initiation : Le lieu est marqué par un rond dont le pourtour est bordé de 12 bustes réalisés par les sculpteurs Mozambicains et Réunionnais. Au milieu de l’allée, j’ai imaginé une pièce formée de deux bordures en béton entre lesquelles est encastrée aux deux extrémités une pièce de bois d’ébène. L’ensemble de ce deuxième espace est végétalisé de manière « inapprivoisée » et dense (arbres fruitiers, arbustes, plantes d’ornement) et traversé par un sentier de desserte. (...)

Le troisième rond, le lieu du regard que l’on va chercher au fond de soi : L’allée traverse la façade maritime, et conduit le visiteur vers l’extérieur de l’enceinte. Un cercle est traité au sol. Douze pièces émaillées sont encastrées sur le pourtour du cercle, marquant les points cardinaux et un cadran temporel. Une assise est posée, face à « l’espace vide » de la mer et du ciel.



Quelle est la situation du jardin aujourd’hui ? Le jardin est un lieu paisible. La plage qui jouxte le jardin accueille les boutres qui transportent passagers et marchandises en provenance du continent. Un public local et des touristes fréquentent le jardin. Les scolaires visitent le lieu à l’initiative de leurs enseignants. Des animations ponctuelles se tiennent dans le jardin.

Un jardin est un lieu vivant, à la fois un lieu physique mais aussi le symptôme de l’espace social dans lequel il se trouve. Inauguré en 2007, l’état général du Jardin est resté en bon état malgré des conditions climatiques difficiles. Mais l’alternance de périodes de plusieurs mois de sécheresse et des pluies diluviennes ponctuelles l’ont néanmoins fragilisé. En 2015, en relation avec le Cabinet de conservation de l’île avec le soutien d’un mécénat privé (les sociétés Oceinde et Labo Pix) et de la Région Réunion, des travaux ont été engagés pour parer au plus pressé.

Quels sont les projets à venir ? Plusieurs projets sont en cours. En ce début d’année 2016, se tient sur l’île un workshop avec des étudiants de l’école d’architecture de La Réunion et des étudiants de la faculté de Lurio au Mozambique.

En relation avec le Cabinet de conservation de l’île de Mozambique, du Ministère de la culture et du tourisme et grâce au soutien de la Direction des affaires culturelles de l’océan Indien, je travaille à une étude pour l’aménagement de la citerne – 75 m² – située dans le jardin. Le projet est d’imaginer un espace de médiation qui prolonge l’esprit du lieu. Cet aménagement va de pair avec un renforcement des initiatives dans un jardin dont la vocation est d’être un lieu d’échanges et d’expressions vivantes. L’île de Mozambique reste encore aujourd’hui en dehors des grands flux touristiques. Le potentiel pour le développement d’un tourisme culturel est reconnu par tous ceux qui s’intéressent à un développement équilibré de l’île. La mise en lumière de l’île comme terre de pèlerinage, à l’image de l’île de Gorée au Sénégal, et l’idée d’un festival de la diaspora font aussi leur chemin.

Enfin, n’oublions pas la représentation de l’UNESCO au Mozambique, dont le directeur était présent à La Réunion en décembre 2015 pour les festivités du 20 décembre, dans le but d’encourager les échanges entre le Mozambique et La Réunion et de soutenir des initiatives en cours ou à venir, entre les municipalités des deux pays.

Paris est une fête

avec *Cuissons*

TEXTE YVES KNEUSÉ
PHOTOGRAPHIE REBECCA TROUSLARD



Retrouver Paris, la magie de ses lieux, les partager pour être toujours ensemble, et les faire partager ici, après cette année particulière, une année destructrice, inquiétante, qui nous a soudés et nous a fait réaliser clairement que ce trésor quotidien était toute notre force et notre identité .

En rendre compte dans ces lignes en vous faisant découvrir dans chaque numéro des lieux particuliers de la capitale est une façon de vous y inviter, pour que dès demain en descendant de votre avion ou en sortant de votre métro, votre première envie soit d'y courir pour transformer ces mots en un moment de vie et de culture.

Cuissons, la cantine gourmande

Le premier moment ensemble sera un coin de rue, un coin qui voit se rejoindre une petite rue transversale du Marais, la rue de Saintonge (du nom de la région de Saintes) avec le grand boulevard du Temple qui change trois fois de nom sur son parcours : Beaumarchais, Filles du Calvaire, et Temple. Il rejoint lui-même la place révolutionnaire et ronde d'une Bastille démolie à celle plus rectangulaire et douce de La République, qui voit pousser chaque jour tellement de fleurs à ses pieds et chaque soir s'allumer des bougies de mémoire .

C'est donc sur cet axe historique connu de tout bon manifestant que s'est installé avec beaucoup de discrétion un petit lieu élégant de restauration, une cantine gourmande comme son créateur Peter Karam aime le dire, nommé *Cuissons*, avec pour logo une cocotte dessinée d'un seul trait.

Avec sa jolie verrière, qui longe la rue de Saintonge et passe devant les poteaux en bois d'un immeuble populaire du Marais, ses fauteuils métalliques noirs extérieurs, qui transforment l'agitation du boulevard en un havre de paix pour déguster un merveilleux Vouvray Haut Lieu 2014 domaine Huet ou un Crozes-Hermitage 2012, ses vélos atypiques qui sillonnent les rues du quartier pour livrer à domicile ou au bureau les plats mijotés les plus délicats, son enseigne lumineuse où s'écrit en lettres bâtons un nom qui met en avant le secret alchimique d'une cuisine d'une incroyable qualité, *Cuissons* est devenu le lieu du quotidien pour déjeuner ou dîner de tout un quartier qui y travaille et y vit. Peter l'a créé il y a 3 ans avec l'envie de proposer dans ce quartier qui bouge une cuisine saine, goûteuse, à base de produits frais, de saison, puisée dans la tradition mais ouverte à l'évolution des goûts.

Paris est une fête



© Guillaume Castille

L'histoire de Peter

Derrière ses lunettes rondes, avec son sourire sincère et sa classe rassurante, paré de son éternel tablier rayé noir et blanc, Peter nous accueille midi et soir dans un lieu qu'il a fait à son image : simple et raffiné, masculin et féminin, dans une architecture intérieure aux inspirations nordiques où le marbre du comptoir joue avec la simplicité d'une ossature bois peinte en rose. Des suspensions suédoises, au-dessus de tables de même origine, donnent à ce lieu l'intimité domestique où il fait très bon être là seul ou entre amis.

Pour comprendre comment le 65 rue de Saintonge est devenu ce point de ralliement, cette parenthèse nécessaire dans l'agitation d'une journée, il faut écouter Peter nous raconter son histoire. Il le fait volontiers autour d'un verre le soir, avant que le service ne commence.

Né à Beyrouth, le petit Karam a grandi dans une grande famille libanaise au milieu du quartier de Ramlet El Baïda, en face de la Méditerranée.

Son goût pour la cuisine commence avec Alexandra, sa nounou qu'il regarde et aide comme il peut, pour préparer les kebbé, ravioli à la viande cuit dans le yaourt, les salades aux pignons et aux amandes, le poisson fraîchement pêché rôti à la fleur de sel, une cuisine orientale mais légère, dont il devient le premier goûteur.

Nous sommes dans les années 60 et déjà la culture familiale défendait une alimentation saine et le respect des saisons. Son père André, qui faisait toutes les courses, aimait à dire : la cuisine est une maîtrise de l'impatience, il est nécessaire d'attendre. Pour Peter, la cuisine libanaise a été et reste une référence fondamentale de tout son travail, celle qui déclenche l'envie de faire, celle qui lui a

Paris est une fête



© Alice Kneusé

donné la rigueur des goûts et des saveurs, une cuisine qui sait mélanger viande, légume, poisson, laitage et épices, à l'image d'un pays qui a su le faire et être un paradis méditerranéen où toutes les collectivités savaient vivre ensemble pour le meilleur. Il suffit de l'écouter nous parler de chez Pépé, ce restaurant de poissons sur le vieux port de Byblos pour comprendre ce qui motive son talent, qu'il nous restitue tous les jours.

À la Noël 1975, les choses changent et Peter quitte le Liban pour la France : Paris, Nice et l'école hôtelière. Il y découvre la cuisine provençale : les pissaladières, la daube, les pains bagnats, et encore les poissons, toujours les poissons de la grande Bleue qu'il retrouve.

En déjeunant l'autre jour, j'écoutais mes deux voisines et l'une disait à sa copine, tu vois ici, le grand talent du cuisinier, il sait très bien cuire le poisson

et c'est tellement vrai ! Ce goût pour le sud, il le prolonge aux Etats-Unis, où il s'installe d'abord à Boston dans un restaurant Italien, et ensuite à New York.

Cinq ans plus tard, il revient à Paris pour diriger les opérations d'une grande chaîne texane, le Chili's, à Paris sur les Champs-Élysées : 1 000 couverts / jour, un vrai talent de manager qui lui permet de maîtriser à grande échelle l'ensemble des aspects d'une grande restauration collective.

Il quitte un paquebot transatlantique pour embarquer sur une goélette au service du couturier Jean-Paul Gauthier, dont il devient le chef particulier au bureau comme à domicile, un cuisinier qui développe des recettes aussi goûteuses que saines et à l'écoute des exigences nutritionnelles de l'homme à la marinière. Et toujours la mer... avant de créer son propre bateau sur lequel nous voyageons aujourd'hui.

La cuisine de Peter

Ce parcours géographique et sa connaissance du monde, ses expériences professionnelles aux échelles multiples, Peter nous les restitue aujourd’hui dans nos assiettes qu’il prépare avec toute son équipe. Une équipe colorée comme sa vie : Mizan, l’Indien, Vinay le Mauricien, Max l’Australien, beaucoup de pays dans cette petite cuisine qu’il aimerait tellement agrandir. Et en salle, Alice de Nantes, l’étudiante en médiation culturelle qui a bien compris qu’une telle cuisine avait une valeur patrimoniale, Aurélie, originaire de Tahiti, qui, entre deux services, développe ses talents de pâtissière. Enfin, sur les bicyclettes, Robin et Pierre pour livrer bureaux et particuliers.

Déjeuner ou dîner chez *Cuissons* ne représentent pas la même expérience gustative, mais ça reste néanmoins une fête !
À midi, c’est une vraie cantine où se retrouvent des habitués, une population de fidèles convertis à la formule : soupes, absolument délicieuses, suivies de plats mijotés, cuisinés à base de produits frais, avec, au choix, une viande ou un poisson. Au menu, salades croquantes, césarisées, lentillées, des légumes rôtis dont le secret de cuisson est gardé secrètement par Peter, et des jus frais aux combinaisons infinies.

Pour ceux qui ne veulent pas déjeuner sur place, tous les plats sont conditionnés pour être emportés ou livrés. Mais *Cuissons*, ce sont aussi des formules plus rapides, et tout aussi savoureuses avec les

en-cas accompagnés d’une soupe et d’un fromage blanc au miel, ou la boîte *Cuissons* : mini soupe, mini salade, deux bricks, et le fameux cookie que les américains nous envient !

Comme vous l’avez sûrement remarqué, les hommes sont « plus dessert » que les femmes... Je vous dirais juste un petit mot sur mon favori : la crème cuite au coulis de mangue. Il suffit de voir la couleur des deux réunis, de savourer égoïstement la première bouchée en se demandant toutefois pourquoi votre femme n’en a pas pris, juste au moment où elle plante sa cuillère au fond de votre ramequin et le vide pour « seulement » goûter !

Le soir, autre cadre, une lumière douce de bougies dans une ambiance tamisée, une musique de jazz avec la voix de Diana Krall ou de Gregory Porter, et nous sommes par la magie de Peter à New York. Autre carte avec mon plat préféré : le Tataki¹ de veau et ses légumes croquants. Et là, je retrouve, avec un grand plaisir, mon grand ami du soir, un verre de Vouvray frais.

Comme vous l’aurez compris, *Cuissons* est devenu une deuxième maison et quelquefois un deuxième bureau. J’y ai souvent des rendez-vous professionnels. Ce qui me rassure, dans ma nouvelle addiction que je n’ai aucune envie de soigner, est que je ne suis pas tout seul et le mal gagne de plus en plus le quartier ! Alors, on se reconnaît, on se comprend et on devient amis.

¹Tataki de bœuf

La viande est très brièvement saisie au-dessus d’une flamme chaude ou à la poêle, puis marinée brièvement dans du vinaigre, coupée en tranches fines et assaisonnée avec du gingembre qui est broyé et réduit en pâte.

CUISSONS
65, rue de Saintonge
75003 Paris
T. 01 44 78 96 92
Menu, horaires, infos pratiques : cuissons.fr



© Guillaume Castille

Cuissons me fait penser aujourd’hui à un film de Woody Allen dans lequel notre thérapeute serait notre cantine, le lieu qui nous fait du bien, dans lequel nous pouvons parler. C’est ainsi qu’aujourd’hui je retrouve régulièrement plein de connaissances différentes : Alain, grand reporter qui ne veut plus aller sur le front et expose les travaux de ses camarades ; Sarah, belle avocate qui régularise les

sans-papiers ; Jean-Philippe, architecte avec qui je reconstruis le monde ; Gabrielle, qui crée les plus beaux coussins avec des tissus venus d’Inde ou du Népal ; Franck, l’avocat spécialiste des lieux de restauration qui, en vrai connaisseur, ne peut plus se passer de sa cantine, et bien d’autres qui font de *Cuissons* un repère, un lieu où Peter nous a appris à partager le meilleur : sa cuisine.

Le rivage de l'oubli

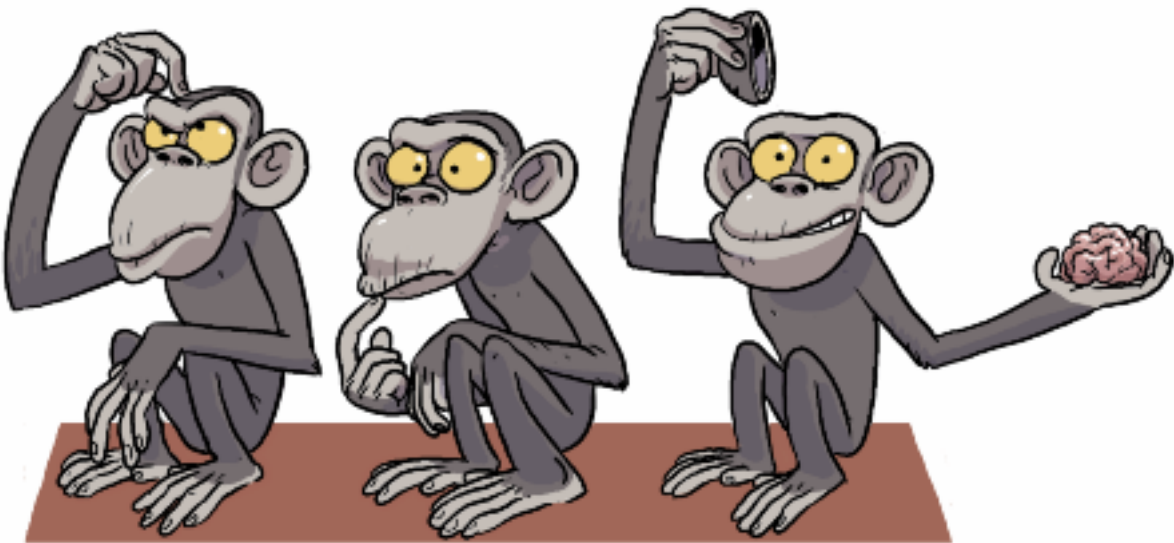
RUBRIQUE DE JEAN LOMBARD & DE BERNARD JOLIBERT
ILLUSTRATION TEHEM

[Texte de Jean Lombard]

« La nuit froide de l'oubli », chantait Montand dans *Les feuilles mortes* de Prévert. L'oubli nous menace, il défait ce que nous faisons, il s'en prend à ce que nous sommes. Mais aussi il nous console, il nous libère et nous redonne de l'avenir. Ce destructeur féroce est un allié fidèle qui nous protège de la pesanteur du temps. Le mot même dit cette dualité : *oublier* est un verbe *actif* alors que nous n'avons pas du tout le sentiment d'*agir* en oubliant. *Oblivisci*, le terme latin dont dérive oublier, est un *déponent*, un verbe de forme active et de sens passif. Et l'oubli, en effet, n'est ni activité ni passivité, il dépasse ce clivage et le brouille : il indique à la fois une *certaine absence* et une *singulière* présence. Il n'est un néant que par rapport à la positivité d'un souvenir : pour qu'il y ait de l'oubli, disait Saint Augustin, il faut qu'il y ait un souvenir de ce qui est oublié, faute de quoi on ne saurait pas qu'on a oublié. L'oubli manifeste ainsi

l'existence de la mémoire presque autant qu'il en exprime les faiblesses. Il est le point de bascule à partir duquel les choses sont ou ne sont pas. C'est dire combien, dans notre époque obsédée par le temps, préoccupée de célébrations, d'hommages et de commémorations, saisie de « consumérisme mémoriel », s'interroger sur l'oubli est un des devoirs de la philosophie : « soyez vigilants » avait été sur ce point l'un des derniers mots de Socrate.

De fait, dès la Grèce ancienne, la grande question a été l'ontologie de l'oubli, son statut et sa fonction. Héritière d'Homère, car l'*Odyssée* est avant tout un récit de l'oubli (oublier ou ne pas oublier Ithaque et le retour chez soi), la philosophie prend son élan avec la *réminiscence* platonicienne : apprendre, c'est se ressouvenir et donc avoir oublié. Dès lors, l'oubli est aussi bien ce contre quoi que ce à partir de quoi se construit le savoir.



Dans la philosophie chinoise, Tchouang Tseu se sert du mot oublier (*wang*) pour analyser le savoir et soutient ce paradoxe qu'apprendre est d'abord apprendre à oublier, selon le principe *nager c'est oublier l'eau* : posséder un art, c'est être devenu capable d'en oublier l'objet et de s'oublier soi-même agissant sur lui. Toute la philosophie classique s'appuiera aussi sur l'oubli : le *Discours de la méthode* de Descartes énumère ce qu'il faut oublier pour philosopher (conformismes, pensées toutes faites, apports de *mendax memoria*, la mémoire mensongère).

Cette tradition de l'oubli fondateur est une constante dans la pensée de l'Occident : dès le *Banquet* de Platon et la séparation des *âmes-sœurs*, aimer c'est faire surgir de l'oubli la part de soi-même qu'on retrouve dans l'Autre. Le *temps retrouvé* ne peut être retrouvé que s'il a été d'abord *perdu*.

La profondeur de l'oubli est ainsi l'origine géologique de la mémoire : ce qui nous rappelle le mieux le passé (le goût de la madeleine ou la sonate de Vinteuil), c'est ce que nous avons *oublié*, disait Proust. Précédant de peu la *Recherche du temps perdu*, la psychanalyse n'est pas une théorie de l'oubli - qui n'a *jamais été expliqué*, rappelait Freud - mais une théorie *rendue possible par l'oubli*. Ce que nous oublions, ce ne sont pas des objets du monde ou des évènements, mais des *souvenirs* : ce que j'oublie, c'est ce que je m'étais approprié, c'est *quelque chose de moi*, c'est *déjà moi* - l'inconscient, selon le mot de Lacan, est *la mémoire de ce que j'oublie*. L'oubli est le relief en creux de la mémoire, il instaure la distance temporelle et participe à la construction du passé. Il structure ainsi le temps comme un océan découpe ses propres rives.

Il est en ce sens notre rivage, que nous pouvons habiter ou désertier, car il y a un bon et un mauvais usage de l'oubli et la grande question d'une *éthique de l'oubli* est de savoir ce que nous voulons faire de notre passé. Il n'y a pas seulement la *perte* des souvenirs, il y a aussi le danger, symétrique, de l'*extrême mémoire*. Dans l'obsession du passé où le mène son désir de vengeance, Monte Cristo ne trouvera qu'une complète solitude, l'existence dans un temps que personne ne partagera plus jamais : l'incapacité d'oublier est une frontière fatale. Les sociétés modernes, menacées par l'accroissement du passé et le stockage illimité de ses traces, doivent assurer aussi une fonction d'anéantissement, préfigurée par Heinrich Böll dans son récit *Le jeteur*, où un homme à blouse grise détruit chaque jour pour le compte de la multinationale qui l'emploie tout ce dont la conservation compromet le futur. Être *sans passé* - ou avec un passé réinventé ou fantasmé - peut même devenir un idéal d'existence, pour alléger le fardeau de la mémoire ou pour que « la vie continue », comme on dit. Casanova séduisait pour oublier des attachements plus anciens et le célèbre chapitre-clé de ses *Mémoires*, sur les amours avec « Nanette et Marton », s'appelle « j'oublie Angéla » (au contraire Don Juan, *colporteur* de conquêtes, s'appuie sur la mémoire). Une régulation éthique doit éviter tout autant le surpoids des souvenirs que l'inertie de l'oubli né d'une mémoire *empêchée, manipulée ou commandée*, selon la distinction de Ricoeur, c'est-à-dire d'une mémoire qui *répète* ou qui *nie* le passé plus qu'elle ne s'en souvient. Le *bon usage* du passé est un équilibre entre un *devoir de mémoire* et un *devoir d'oubli*.

Ces devoirs inséparables ne nous sont pas également familiers. Le *devoir de mémoire* est continuellement invoqué, ce qui ne l'empêche pas d'être par bien des aspects mal connu ou ambigu. Paradoxalement, le vrai devoir de mémoire est celui qui a pour fin de construire des monuments à ce qui dans le passé appelle ou porte la marque de l'idéal. Il s'agit en fait d'une mémoire *sans souvenirs* : ce n'est pas en témoin ou en victime de ce qui est à commémorer qu'on s'en acquitte mais comme représentant d'une intemporelle conscience humaine. Quant au *devoir d'oubli*, il protège la cité d'une régression par rapport à ce qui l'a unie. Le discours de Périclès aux Athéniens en a été une des toutes premières formulations : « après avoir versé des larmes sur ceux que vous avez perdus, retirez-vous », leur disait-il, c'est-à-dire *sachez en rester là*. Rarement le salut par l'oubli aura été requis avec cette force, avec la densité qu'on trouvera par exemple dans l'*Édit de Nantes* prescrivant que « la mémoire demeure éteinte et assoupie *comme de chose non advenue* », ou dans cet inoubliable *oubli volontaire de l'Ancien Régime* qu'a été la « Nuit du 4 août », acte majeur de la Révolution française qui a bouleversé le cours du monde.

C'est une terrible ligne - et difficile à tracer - qui sépare ce qui relève de la *touche efface* de ce qu'il faut conserver, ce qui doit aller au fleuve Léthé de ce qui est dû à Mnemosyne. Ce travail s'appelle *l'histoire*, non comme un recueil du passé mais comme un savoir qui le met à distance et qui l'oublie en tant que tel pour en dire la vérité permanente. En ce sens, la sagesse est pour tout un chacun de se faire autant qu'il le peut historien de sa vie. Individuellement ou collectivement, l'oubli reste la marque tragique de la temporalité sur l'existence des hommes.

[Contrepoint de Bernard Jolibert]

Les quelques vertus de l'oubli

Lorsqu'il se trouva dans l'obligation de définir le sens du mot « oubli », dans son iconoclaste *Dictionnaire du Diable* (1881-1906), Ambrose Bierce choisit de traiter le sujet avec une ironie toute socratique. Pas de référence pourtant à la rassurante réminiscence platonicienne ou à l'inquiétant « souvenir de l'oubli » cher à Saint Augustin. Au travers de quelques exemples paradoxaux, il invite simplement son lecteur à opérer un retour sur lui-même, se contentant de souligner les bienfaits de cet effacement, lacunaire certes, mais inespéré pour le soulagement de nos consciences et la vanité de nos ego. Voici, en guise de contrepoint, quelques remarques très librement adaptées de cet auteur, lui-même injustement oublié.

- Oubli :
- État qui permet aux moralistes rabat-joie de se reposer un instant et de laisser leurs contemporains en repos.
- Position confortable dans laquelle le sentiment de culpabilité cesse de chatouiller ce que nous prenons pour notre conscience et qui n'est souvent que le symptôme d'une dyspepsie.
- Abysses inconnus où sont définitivement enterrées les gloires qui se croyaient immortelles.
- Chambre froide pour les grandes espérances de notre jeunesse passée.
- Gouffre insondable où les auteurs voient disparaître sans regret leurs manuscrits refusés et sans jalousie ceux de leurs confrères acceptés.
- Et, pour finir, lit douillet au creux duquel aucune sonnerie de réveil ne vient troubler nos compromissions les plus inavouables. »

BERNARD JOLIBERT
Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur émérite de sciences de l'éducation, responsable du Groupe de recherche en philosophie de l'éducation à l'ESPE de la Réunion, codirecteur avec Jean Lombard de la collection « Education et philosophie » aux éditions L'Harmattan.

JEAN LOMBARD
Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, docteur d'État (philosophie), consultant international en éducation et formation, directeur de la collection « Hippocrate et Platon, études de philosophie de la médecine » aux éditions L'Harmattan.

TEXTE SERGE DELMAS
PHOTOGRAPHIE SERGE DELMAS & L'AGENCE HEMIS

La Corée du Sud

Le pays
du matin calme





Invitée du Salon du livre de Paris en mars dernier, la Corée du Sud est un « petit pays » (100.000 km² soit 1/5 de la France métropolitaine) comparée à ses grands ou puissants voisins : la Chine, la Russie et le Japon. Séparée de la partie Nord depuis la guerre de Corée, elle reçoit la protection américaine et accueille ses Marines. Devenue une démocratie, de culture asiatique et de culture occidentale, elle est à la fois très différente et très proche de nous. Modèle économique libéral et volonté d'être reconnu sur le plan mondial ont conduit le pays à un niveau de développement comparable à celui des pays européens. À titre d'illustration, ses marques les plus connues : Samsung, LG ou encore Hyundai et Kia. La culture coréenne est également en pleine évolution. Gangnam Style et ses multiples variantes déferlent sur la toile, la K-pop (Korean-pop) a envahi les oreilles des teenagers du monde entier, les dramas (séries TV) sont vus dans tous les pays et le cinéma coréen est sans doute aujourd'hui le plus dynamique d'Asie. En littérature, les traductions en français donnent accès à la lecture de grands écrivains coréens tels que Hwang Sok-Yong ou Jo Jong-Mae, les mahwas, bandes dessinées coréennes « cousines » des mangas japonais, sont diffusées aussi bien sur papier que sur internet HD... La Corée du Sud se montre de par le monde.



LA SCISSION DES CORÉES

La République de Corée (Corée du Sud) occupe 45 % du territoire de la péninsule. Elle est gouvernée par un régime démocratique et compte aujourd'hui plus des deux tiers de la population. La République populaire démocratique de Corée (Corée du Nord), gouvernée par un régime totalitaire, est environ deux fois moins peuplée. Pascal Dayez-Bourgeon, agrégé d'histoire, ancien diplomate en poste en Corée du Sud, dans son dernier essai *L'histoire de la Corée*, présente ainsi « le pays du matin calme » :

« **La Corée n'est pas une île.** C'est une presqu'île, solidement arrimée au continent chinois. Mais dans notre géographie imaginaire, la Corée est bien une île, et même plutôt deux fois qu'une.

Une île parce que la Corée du Nord verrouille la frontière qui la sépare de la Chine. Entre les deux Corées, la terrible DMZ, cette bande de territoire hermétiquement fermée, coupe le pays en deux depuis 1953 ! Le Sud est donc doublement isolé, on ne peut plus y accéder qu'en avion ou en bateau.

La Corée du Sud est bien une île : une île politique.»

SÉOUL, UNE CAPITALE AU BOUILLONNEMENT PERMANENT

Tout commence à Séoul, principale porte d'entrée du pays, grande métropole dépassant les 10 millions d'habitants, dans laquelle vit un Coréen sur cinq. Ce qui caractérise Séoul peut-être, c'est le mélange du passé et du présent, les palais royaux, les temples et les portes d'enceinte qui côtoient les grands immeubles de verre et leurs écrans géants, buildings sur lesquels se reflètent les multiples néons d'une ville qui vit jour et nuit. Ces dernières années, ont été construits des immeubles design, conçus par de grands cabinets d'architectes à l'instar de la nouvelle mairie de Séoul qui se dresse à l'arrière de l'ancien bâtiment, témoin de la période coloniale (l'occupation japonaise a duré de 1910 à 1945). Il semblerait que les autorités séoulites aient la volonté de faire de la capitale de la Corée du sud la ville monde de l'Asie du nord-est. Séoul est en perpétuelle mutation...



© Serge Delmas

La ville est très étendue, les quartiers dissemblables, les ruptures surprenantes. Les transports en commun sont bien développés. Le métro, moderne, et d'une propreté remarquable, possède de multiples ramifications pouvant atteindre les villes voisines. Les bus, très nombreux, ont des trajets plus difficiles à appréhender en raison des itinéraires indiqués en hangeul (l'alphabet coréen très graphique), et les taxis sont pratiques et surtout pas chers.

La ville se divise en deux parties de part et d'autre de la rivière Han. Au nord, Gangbuk « l'ancienne ville », qui regroupe les principaux sites historiques et culturels. Au sud, Gangnam, la ville récente, quartiers d'affaires... dont le nom est désormais mondialement connu !

Outre la Namsan, la colline située en plein centre, au sommet de laquelle se dresse la Seoul Tower, la capitale est largement entourée de montagnes. Aussi, ne vous étonnez pas de croiser des randonneurs dans le métro, dont les dernières stations arrivent aux pieds des montagnes. Les Coréens sont fous de randonnée, véritable « sport national ». Chaque fin de semaine, ils envahissent les chemins balisés. Il est facile de les distinguer car ils sont tous équipés de tenues adaptées. En Corée, « l'habit fait le moine », le vêtement a un rôle de reconnaissance et de marqueur social.

Moine en méditation
au temple de Sangwon
dans la province de Gangwon



© Vincent Prévost / Hemis.fr



© Ludovic Maisant / Hemis.fr

Séoul à la tombée de la nuit
depuis le Mont Namsan

BALADE DANS SÉOUL

Impossible de décrire tous les lieux à visiter, par contre quelques sites sont incontournables.

Le palais Deoksugung et la mairie de Séoul retracent en plein centre-ville une grande partie de l'histoire moderne de la Corée. Dernière résidence de l'Empereur d'un pays déjà sous le joug japonais, les bâtiments royaux traditionnels tout de bois et de tuiles colorés côtoient les bâtiments de style néoclassique occidental. Annexe du musée national d'art contemporain, des expositions sont organisées y compris dans les bâtiments historiques associant la tradition à la vision moderne des artistes. Sur la place, la mairie rappelle également le passage du temps avec son bâtiment classique du XX^e siècle et son « annexe » résolument du XXI^e.

La visite est incontournable pour les amateurs d'architecture, ou ceux qui prennent plaisir à découvrir l'âme des lieux. La structure tubulaire du bâtiment se dresse entre les murs végétaux, la façade tout de verre ouvre sur la ville laissant ainsi la lumière inonder le hall. Un joyau !

Le sanctuaire Jongmyo abrite les tablettes des esprits des rois et des reines de la dynastie Joseon. Leurs esprits résident dans un trou spécialement creusé dans une tablette de bois. Tout en longueur, le bâtiment principal, début du XVII^e siècle, accueille les tablettes-esprits de 19 rois et 30 reines, chacune installée dans une pièce séparée. Le parc est calme, mystérieux, la visite le samedi peut s'effectuer à sa guise, un bonheur. À l'entrée du site, des retraités jouent la journée au baduk (nom coréen du jeu de go) ou au janggi (échecs chinois).



© Serge Delmas

À Seogwipo, port de l'île de Jeju Do,
la nouvelle galerie-café VUECREST
dans une construction à l'architecture moderne.

Le LEEUM est composé de trois bâtiments modernes. Le premier conçu par Mario Botta abrite la collection d'art traditionnel coréen faite de pièces exceptionnelles de céramique (de céladons entre autres dont plusieurs sont estampillés « Trésor national »), de métal et de peintures bouddhiques. Le second est l'œuvre de Jean Nouvel, il accueille la collection d'art contemporain : un artiste, une œuvre de choix en général. Enfin le dernier, conçu par Rem Koolhaas présente des expositions temporaires de niveau international. À l'entrée, sur la terrasse esplanade, les sculptures araignées (femelle et male) de Louise Bourgeois valent, à elles seules, la visite !

Cheonggyecheon : la rivière retrouvée. Elle s'étend sur plus de 5km en plein centre de Séoul. En 1958, une route fut construite dessus. En 2005, après travaux, la rivière est réapparue au grand jour.

Elle constitue aujourd'hui un lieu de promenade unique avec ses 22 petits ponts et ses décorations de pierre. Début novembre, la fête des lumières investit les lieux tout le long de ses berges : une mise en scène de personnages historiques et folkloriques faits de fil de fer et de papier huilé, éclairés de l'intérieur. Dans la nuit, ils apparaissent flottant sur la rivière, la foule dense formant une procession de part et d'autre. C'est magique et très populaire.



© Serge Delmas

BALADE EN PLEINE NATURE ET DANS LES PARCS NATIONAUX

La Corée est très montagneuse, les plaines y sont rares. Le pays est composé de nombreuses vallées fluviales et de massifs rocheux qui font le bonheur des amateurs d'excursions en plein air. Les sorties à la journée sont la règle, ce qui n'empêche pas le randonneur de faire de beaux dénivelés s'il le souhaite. Malgré l'industrialisation des années 80 et 90, la Corée reste verte et les nombreux parcs nationaux ou régionaux sont facilement accessibles. Ils sont très fréquentés les fins de semaine, pendant les vacances et tout spécialement au printemps, lors de la floraison des cerisiers formant des voutes enneigées de délicates fleurs blanches et, à l'automne, pendant la « foliage period », feuillages flamboyants embrasant la montagne de mille feux. Début du printemps et début de l'automne constituent des temps forts pour visiter le pays et jouir de ces si beaux spectacles naturels.

Le parc national du Seoraksan se situe dans le nord-est aux portes de la petite ville de Sokcho. Coincée entre la mer de l'est et le massif montagneux, Sokcho est un port de pêche actif. Des panneaux en russe indiquant le terminal des ferries pour Vladivostok font réaliser combien la Corée est proche de la Sibérie. Le parc comporte plusieurs accès, de nombreux chemins de promenade, de randonnée ou d'alpinisme selon son niveau et quelques sommets dignes d'être gravis. Les parcs nationaux ont des sources thermales avec des bains, des villages pour se restaurer, des auberges et des temples bouddhistes renommés qui méritent la visite ou le séjour.

Le parc national de Jirisan, autre grand parc réputé pour ses sommets de plus de 1 500 mètres, certains difficiles d'accès, dont le Jirisan seulement destiné aux randonneurs aguerris et bien équipés. Le parc offre de somptueux paysages avec ses cours d'eau qui serpentent à travers des forêts denses. Au pied des montagnes se dressent de nombreux temples anciens, maintes fois reconstruits ou réaménagés, signes d'une religion véritablement pratiquée. C'est au temple de Sanggyesa qu'il est possible d'admirer la floraison de printemps, féérique et inoubliable. Pour accéder au temple, une petite route remonte la vallée. Au départ est indiqué en coréen et en anglais : « National scenic road of Korea ». Très vite, vous comprenez pourquoi. En cette période, la route passe sous une voute faite de fleurs de cerisiers. Quatre kilomètres d'un ruban bordé de vieux arbres noirs aux troncs noués, tortus, qui portent des millions de fleurs blanches nacrées dont les pétales s'envolent au moindre souffle d'air. Vous entrez alors dans un monde enchanté. Un sentiment de profonde sérénité vous habite en marchant dans une lumière douce filtrée par les fleurs.

Dans Gyeongju, l'ancienne capitale du royaume de Silla avec sa forteresse de Banwolseong – le château du croissant de lune – il ne reste qu'un parc avec quelques vestiges sous les pins et, au printemps, les magnifiques cerisiers en fleurs.



© Serge Delmas

Le départ est indiqué en coréen et en anglais :
« National scenic road of Korea ».
Très vite, vous comprenez pourquoi.

BALADE SEREINE DANS LES TEMPLES BOUDDHISTES

Le bouddhisme est une des composantes essentielles du patrimoine culturel coréen. Aujourd'hui, il coexiste avec le christianisme et le chamanisme en tant que croyance et pratiques religieuses. Le bouddhisme est indissociable de l'histoire du pays et de son unification. Introduit au IV^e siècle, le bouddhisme ne fut définitivement adopté qu'au VI^e siècle à l'époque des Trois royaumes. L'art religieux bouddhique constituait alors le principal élément culturel commun aux coréens.

Deux exemples à ne pas manquer pour se faire une idée de la beauté de l'art bouddhique et du haut savoir atteint par les artistes et artisans coréens se trouvent à Gyeongju, ancienne capitale du royaume de Silla puis de toute la Corée après unification.

Le temple de Bulguk-sa et la grotte de Seokguram se situent à la périphérie de la ville (laquelle aurait compté jusqu'à un million d'habitants à son apogée). Érigé sur des terrasses de pierre en 535 et agrandi en 752, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, Bulguk-sa est un joyau de l'art de Silla. Si les bâtiments en bois ont été plusieurs fois restaurés ou reconstruits, la qualité et la complexité des charpentes et la finesse des peintures rendent compte de la ferveur des croyants au fil des siècles.

Les édifices en pierre – ponts, escaliers, dont l'un comprend 33 marches représentant les 33 étapes conduisant à l'Eveil, les pagodes enfin – sont des chefs-d'œuvre originaux ayant survécu aux invasions.

Reliée au temple par un agréable chemin de balade à flanc de montagne, la grotte de Seogkura est l'un des plus beaux sanctuaires dédiés à Bouddha. Entouré de bodhisattvas et de divinités gardiennes de la grotte, un immense Bouddha Sakyamuni contemple avec sérénité les collines boisées, et au-delà la mer de l'est. La construction de la rotonde en blocs de granit blond constitue un tour de force architectural au VIII^e siècle.

Le temple de Haein-sa fondé en 802 est peut-être le plus connu des temples coréens. Il conserve nombre de trésors artistiques répartis dans plus de 90 bâtiments : sanctuaires, ermitages et temples secondaires. Mais ce qui en fait son plus grand intérêt sont les 81.258 tablettes en bois qui représentent l'ensemble de textes bouddhiques le plus complet d'Extrême-Orient : le tripitaka koreana. Littéralement « trois corbeilles », son nom évoque les trois branches du bouddhisme : les sutra (les écritures), les vinaya (les lois) et les abhidharma (les traités). Cette seconde édition des tablettes en bois de bouleau, celle existante aujourd'hui, date de 1251. L'ensemble est conservé depuis le XV^e siècle dans des petits bâtiments conçus spécifiquement, chefs-d'œuvre d'ingéniosité qui évitent toute dégradation des tablettes, encore une prouesse !



© Per-André Hoffmann / Hemis.fr

BALADE MARITIME : LES MERS, LES CÔTES ET LES ÎLES

Presqu'île, péninsule, la Corée est bordée par les mers. La mer de l'ouest (ou mer jaune), peu profonde, sépare la Corée de la Chine. La mer de l'est (ou mer du Japon) borde les Corées, le Japon et la Russie jusqu'à l'île Sakhaline. La mer du sud et le détroit de Corée séparent le pays du Japon. Entre les deux pays se trouve la plus grande île coréenne et la plus différente : Jeju Do, différente par son climat nettement plus tempéré que sur le continent.

Matin calme
au pavillon Todamsambong
à Tanyang

Ici abrités par le Hallasan, le grand volcan central, les mandariniers et les arbres aux tangerines poussent à profusion sur les pentes du grand volcan. Jeju est différente par son histoire insulaire et sa langue parlée. Différente par ses terres de lave, l'île, comme La Réunion, est née de volcans qui, aujourd'hui, sont bien assoupis. Le Halla San domine l'île et constitue le point culminant de la Corée du Sud (1 950m). D'autres ont émergé, dont le volcan Ilchulbong en bordure de côte, que le temps a relié au littoral par un cordon alluvial. Vision magique d'un volcan « miniature », facilement accessible tout comme l'est U Do, la petite île voisine (à peine 20 minutes en ferry) qui avec ses paysages, ses cultures protégées par des murets de pierre, rappelle quelque peu la Bretagne.

Jeju Do est renommée pour son tourisme et ses groupes de visiteurs en provenance de Chine, du Japon ou de Corée. On y vient en voyage de nocces ou en sortie scolaire. Plus qu'ailleurs, on y mange des fruits et bien sûr du poisson et des produits de la mer. Outre l'ascension du Hallasan pour les randonneurs les plus émérites, l'île se visite en empruntant les fameux « Olle ». Ces chemins de marche font découvrir des paysages, des habitats et des points de vue uniques. Vous surplombez les falaises de basalte, traversez des vergers, passez devant un café, une galerie ou un marché, ils sont sources de découvertes et de rencontres. Bien aménagés, ils se parcourent facilement. Pour le retour, vous trouverez toujours un bus ou un taxi pour vous ramener à bon port. On tombe vite sous le charme de Jeju et il est difficile d'en partir.

Les côtes coréennes sont très variées, découpées, faites de petits ports, de criques, de baies.... On dit qu'il y a 4 000 îles, îlets, îlots, rochers ou cailloux... pour certains habités et reliés par des petits ferries assurant les liaisons. Prendre un ferry dans le petit matin brumeux, vers une destination « invisible » est une expérience magnifique. Parfois, plusieurs arrêts vous attendent avant de faire escale dans un petit port ou une simple cale où descendent des îliens, des travailleurs occasionnels ou des randonneurs venus pour en parcourir les hauteurs. En fin de journée, de retour au port en même temps que les bateaux de pêche, vous aurez l'impression de revenir d'un ailleurs, d'un bout du monde.

Une autre île incontournable : Ulleung Do. Une île-volcan située dans la mer de l'est tout proche des « rochers Liancourt », quelques cailloux que les Coréens nomment Dok Do et que les Japonais revendiquent. Les mers sont riches en ressources halieutiques, poissons, calamars, bases de l'alimentation, aussi sont-elles disputées. La pêche aux calamars rythme la vie à Ulleung Do. Les bateaux quittent les ports nichés entre les falaises le soir pour s'allumer plus loin au large et attirer ainsi les mollusques. 15-20 hommes ont déployé leurs lignes garnies d'hameçons qui courent de part et d'autre des flancs du bateau. Les lignes sont déroulées et enroulées avec rapidité, les calamars prestement attrapés. Des dizaines de lumières éclairent les bateaux et luisent à l'horizon dans la nuit, jusqu'au petit matin.

BALADE GASTRONOMIQUE ET DÉCOUVERTE DU CAFÉ

Si la gastronomie coréenne n'est pas vraiment réputée, sans doute est-ce parce qu'elle n'est pas connue. Le riz et les produits de la mer en constituent la base. Les restaurants de poissons foisonnent dans les ports et sur les côtes. Séoul et Busan ont un marché aux poissons et coquillages qui valent la visite et la dégustation sur place. Légumes et végétaux sont souvent employés pour compléter le repas coréen fait de multiples petits plats disposés sur la table. Il revient à chaque convive de faire son choix avec ses baguettes et d'alterner les saveurs selon son propre goût. Le riz est mangé avec la cuillère, le bol reste posé sur la table, le tenir dans sa main serait inconvenant.

Les bateaux déchargent à même le quai les calamars pêchés. Ensuite, les femmes les vident et les enfilent sur des tiges de bois. Une fois lavés, ils sont suspendus au soleil pour sécher.



Je ne voudrais pas oublier de mentionner le mets national qui accompagne tous les repas : le Kimchi ou légume fermenté. Souvent fait à partir de chou, son absence de la table coréenne est impensable. Véritable institution, il est préparé à l'automne dans toutes les familles et il n'est pas rare de voir des restaurants ou des entreprises s'installer sur le trottoir pour préparer le Kimchi. Le spectacle est fréquent à Séoul et dans toutes les villes et villages de Corée. Bien sûr, chacun a sa recette propre, sa façon de l'accommoder ; et pour le conserver, on remplit de grandes jarres en terre cuite brunes vernissées que l'on place devant sa porte ou à défaut sur son balcon. Le goût ne nous est pas familier, pourtant, petit à petit, on s'y habitue et on ne conçoit pas un repas façon coréenne sans Kimchi !

Pour finir, une autre particularité de la Corée du sud, le café ! Les Coréens sont des buveurs de café, et sacrément ! Le thé est grandement consommé, mais vous trouverez partout, dans chaque rue de centre-ville, un « salon de café ». Des chaînes de salon existent, ainsi que des indépendants, véritables artisans du savoir faire un « bon café ». Et savez-vous comment s'appelle un professionnel du café, celui qui a étudié à Turin ? Un barrista ! Le barrista, en Corée, vous reçoit dans son salon à la décoration originale, presque chez lui, et c'est toujours fort sympathique. Au port, près des bateaux que l'on décharge, des fils sont tendus pour faire sécher la pêche du jour. Il y a toujours quelques vendeurs de calamars séchés réchauffés sur des pierres chaudes que l'on consomme ainsi en amuse-gueule en buvant du Soju, le soir venu.

Fragments d'un corps incertain

Danser l'impossible rêve

TEXTE FRANCINE GEORGE
PHOTOGRAPHIE JEAN-NOËL ENILORAC



65

atelier d'artiste

LE HANGAR, UNE RUCHE PEUPLÉE DE RÊVES ET DE RÉALITÉS

La Cie Danses en L'R d'Éric Languet a - depuis une quinzaine d'années - élu domicile rue des Navigateurs sur les hauteurs de Saint-Gilles. Le voyage - et quel voyage ! - est intérieur ; à l'extérieur, le Hangar apparaît comme un cube de béton, froid. Or, il transpire là une créativité hors du commun, un envol au-delà du handicap, une inspiration aux résonances internationales.

L'intérieur dénudé est entièrement dédié à l'espace scénique composé d'un plancher Salti homologué et de barres chevillées tout le long d'un mur. Au fond, quelques coussins au sol sur lesquels l'assistante-chorégraphe Mariyya Eurard suit l'évolution des répétitions ; dans le prolongement, la table de son où Yann Costa, casque aux oreilles, s'isole pour composer. Un immense rideau de velours bleu foncé masque les grandes glaces. En face, un escalier discret, en colimaçon, conduit à une grande pièce, scindée en deux parties : sur le côté, l'espace bureau, réduit à sa plus simple expression, au milieu l'espace détente qui se résume à une longue table autour de laquelle la troupe se restaure de carry et de salade, sans oublier le carré de chocolat, digne compagnon du café. Simple, mais convivial. L'espace, à l'heure de midi, respire le fourmillement d'idées, l'imagination débridée, les engueulades comme les fous rires... pas de concession.

**Immersion au Hangar,
« lieu de réflexion internationale
sur le Handicap » de la Cie Danses en L'R
d'Éric Languet. Danseur, chorégraphe,
enseignant, il met en lumière les corps,
leurs cassures, et leurs déchirures intimes,
avec lesquels il compose des œuvres
magistrales, d'un souffle rare.**

**Répétition et représentation de *Fragments
d'un corps incertain* où il interprète
magistralement un autiste dans un duo
bouleversant avec Wilson Payet,
son brillant disciple handicapé.**

**Suivons, en coulisse, Éric Languet
« vibrant d'une rage sourde », explorateur
audacieux des inadaptations sociales,
espérant, par ses créations, changer
le regard sur l'autre.**

atelier d'artiste

Avec un appétit d’oiseau, Éric Languet orchestre les échanges en toute liberté. Sa chaleureuse simplicité l’incite à se livrer, comme on livre bataille, avec la fougue puissante du créatif. Il ne cherche pas l’esbroufe, mais raconte, en toute sincérité, l’aboutissement d’un parcours et le début d’une nouvelle aventure. Changement d’équipe, nouveau souffle, d’autres perspectives à l’horizon. Il a conçu le Hangar pour qu’il soit « un lieu de réflexion international sur le handicap ». Danseur étoile à l’Opéra de Paris, puis au Royal New-Zealand Ballet, il devient chorégraphe résident et crée pour eux une douzaine de spectacles. Puis, la danse contemporaine le séduit et il évoluera dans de prestigieuses compagnies, mais il quittera cette brillante carrière, trop conventionnelle à son goût, pour plonger dans l’aventure de « l’anti-corps » de ballet.

À Sydney, sa rencontre et ses trois années passées avec la compagnie DV8 Physical Theater ont orienté ses choix créatifs. La première fois qu’il a vu sur scène David Toole, le danseur privé de ses jambes, fut un choc, une révélation émotionnelle.

De retour à La Réunion en 1999, il crée la Cie Danses en l’R et travaille en collaboration avec des artistes réunionnais et africains. Formé à la danse intégrée par Adam Benjamin, co-fondateur de la Compagnie Candoco, il développe une pédagogie de la danse intégrant des personnes handicapées. Il transmet sa passion dans des compagnies internationales et est régulièrement invité à enseigner en Corée, en Afrique du Sud, au Mozambique.

Depuis 2014, il mène un programme d’ateliers en lien avec les institutions et les hôpitaux de La Réunion avec la volonté – une utopie ? – de changer le regard des institutions médico-sociales. C’est d’ailleurs suite à un stage avec des autistes que la pièce *Fragments d’un corps incertain* a pris corps. « En passant des journées avec eux, alors qu’ils venaient faire de la danse, ça m’a ouvert les yeux sur l’autisme, sur le handicap, sur le rapport avec eux. On a beau lire et se documenter sur la question, la réalité reste un mystère. » Il s’est ensuite inspiré de « Cartes et lignes d’erre » de Fernand De Ligny, qui a étudié pendant une dizaine d’années les trajets d’enfants autistes « afin d’initier une approche non à travers la parole, absente chez ces enfants, mais à travers leurs cheminements. » L’autisme est un sujet permanent, tapi au fond de la mémoire émotive d’Éric Languet, qui s’y intéresse depuis son plus jeune âge. En cela, et parce qu’il se dévoile d’autant plus, *Fragments d’un corps incertain* est, aujourd’hui, sa création la plus intime.

« Sortir de sa zone de confort » est son engagement depuis qu’il a créé sa Cie Danses en l’R en cherchant à allier et à faire danser ensemble la normalité et l’a-normalité. Une démarche artistique qui casse les codes et prend des chemins de liberté pour révéler l’humain dans sa « poétique du réel » : « Interpeller sur qu’est-ce qui fait qu’on reste vivant ? Qu’est-ce qui définit l’humain ? Qu’est-ce qui nous fait bouger ? Comment transmettre ? Comment travailler l’irrévérence ? ... »

Rien n’est linéaire dans la pensée, la création, l’émotivité de ce grand chorégraphe, à l’écoute du bruissement « des cabossés de la vie ».

DANSES EN L’R – LE HANGAR

20, rue des Navigateurs
Les Ateliers du Trapèze
97434 Saint-Gilles
Ile de La Réunion
T. +262 262 88 72 37
M. +262 692 29 54 95
www.danses-en-l-r.com
ericlanguet@danses-en-l-r.com

Le Hangar est devenu au fil du temps tout à la fois une école de danse pour tous, un lieu de création chorégraphique, de résidence artistique, un lieu, surtout, de partage et de transmission. Membre du Studiotrade, réseau d’échanges composé de vingt lieux de créations chorégraphiques européens, Finlande, Portugal, Islande, Allemagne, Angleterre....créé en 2010, Éric Languet reçoit ces compagnies étrangères tout autant qu’il part se confronter à d’autres scènes internationales.

Dans ce cheminement, il prend des risques. En septembre, il va engager quatre jeunes danseurs en début de carrière pour les embarquer pendant trois ans dans cette aventure collective. Un nouveau pari, de nouvelles expériences !

UNE RÉPÉTITION
DE FRAGMENTS D’UN CORPS INCERTAIN

L’ébauche de *Fragments d’un corps incertain* germait depuis longtemps dans l’esprit d’Éric Languet qui avait envie de parler de ses quinze années d’expérience avec le handicap, et de se raconter aussi. « La notion de fragment m’intéresse. *Fragments d’un corps incertain* évoque toutes ces cassures, ces éclats, tout ce que l’on tente de recoller et de remettre ensemble », comme dans le recueil éponyme de poésie de Jean-Marie Banaud. « Nous avons beaucoup parlé avec Wilson, des réalités du handicap dans le quotidien, des difficultés de tout ordre, de sexualité aussi. » Le temps de création a, quant à lui, duré quatre mois, en sachant que les ateliers, les échanges et les actions culturelles nourrissent profondément cette phase de création. Eric Languet a d’abord passé un mois et demi seul, enfermé dans un studio

à faire éclore sa gestuelle. Puis, en octobre, le travail a commencé : « On a cette possibilité de prendre le temps, de pouvoir flotter, de créer des choses et de les abandonner... » Sa liberté, son indépendance chèrement acquises !

La troupe est à pied d’oeuvre, dernières répétitions avant la première représentation sur les planches du théâtre du Grand Marché. Sur l’immense tapis de scène, les cornes de cerf symbolisent « l’univers onirique » dans lequel Éric Languet campe sa nouvelle création. Mi-animales, mi-végétales, elles sont flexibles, en mousse, mais restent à la hauteur de Wilson, menaçantes. Une tour – pas celle de BBeals, la création précédente dont la petite affiche constitue le seul décor mural du Hangar – semble signifier « la forteresse vide » de Bettelheim, isolement des autistes, imperméables à tout échange. Souvenir lointain d’une lecture qui l’a marqué dans sa prime jeunesse.

C’est encore l’heure des ajustements. Reprise plusieurs fois de la même scène, Wilson dit oui, mais Wilson oublie. On recommence ! Éric se réfugie dans sa tour, puis s’élance sur le tapis tandis que Wilson déplace à grande vitesse les bois de cerfs. Soudain, on s’arrête! Éric vient d’écraser par inadvertance l’écorce de cacahuètes qu’il mâchait à l’instant. Tiens, intéressant ce bruit ! Yann, coupé des autres, siffle de son côté, content de sa production. Il s’appropriera plus tard le craquement des cacahuètes. Mariyya guide les évolutions : « Non, trop lent, on s’ennuie, on reprend », plus tard : « Le bois souple qui servira à frapper le sol est marqué d’un trait blanc, fais bien attention... » La répétition continue, avec toute l’ardeur requise, mais on sent la fatigue gagner les corps. Bon, pause ! Ils sont trop essoufflés pour continuer.

Éric, assis les jambes en grenouille, l'air pensif, revient soudain à la réalité, et avec le regard pétillant d'un enfant, déclare de façon impromptue : « J'ai hâte de voir les costumes de Juliette ! »

La semaine suivante ont eu lieu au Théâtre du Grand Marché les deux séances inscrites de longue date au programme. Étrangement, une pièce de cette qualité n'est programmée nulle part ailleurs sur l'île ? Les salles de Saint-Étienne, de Londres, d'autres à venir auront, elles, la chance d'assister à ce spectacle exceptionnel.

chorégraphe Éric Languet
assistante chorégraphe Mariyya Evrard
interprètes Éric Languet et Wilson Payet
compositeur Yann Costa
costumière Juliette Adam
création lumière Valérie Foury
décor Aurélia Moynot
scénographe Andrew Thomas
production Danses en l'Île Cie Éric Languet
coproduction Centre Dramatique de l'Océan Indien

LA PREMIÈRE AU THÉÂTRE DU GRAND MARCHÉ

Au début de la pièce, la lumière faite d'ombres majeures, comme un aveuglement dans la nuit, et la musique inquiétante nous impliquent d'emblée dans un univers où l'on se sent étrange, en veille de ce qui peut basculer. Le miroir est sans complaisance. Les limites du drame sont palpables. Éric Languet incarne l'autisme dans le désarroi pourvu d'une sensible élégance tandis que Wilson Payet compose sa musique de l'âme avec et sans fauteuil. L'adversité est en place, le cœur gros, les pulsions à fleur de peau. Colère, souffrance, rejet, incompréhension surtout, protection amère, rituel, facétie parfois, et la volonté sans faille de poursuivre son chemin. La forêt de bois de cerfs devient mobile, fluctuante, déstabilisante dans cet « impérieux besoin d'immuable » et cet inextricable désir de vivre pleinement au regard du monde.

Puis, les deux personnages se rejoignent, dans un élan de fraternité, une virtuosité complice. L'alchimie est authentique. La lumière se fait jour. La musique s'adoucit. L'espoir renaît, comme les bois de cerfs au printemps, pour figurer la possible aventure vers l'acceptation de l'autre, de l'étrange. Le mystère reste entier, l'a-normalité a pourtant réussi la prouesse de s'exprimer dans une œuvre majeure, le handicap joué et réel a trouvé un accomplissement scénique à part entière. Un spectacle plein d'émotions vives qui ne peut se résumer à de simples prouesses acrobatiques. Au deuxième rappel, Éric Languet a encore du mal à sortir de sa coquille tandis que le sourire lumineux de Wilson Payet répond aux applaudissements nourris et admiratifs d'une salle comble.



Roméo & Juliette

Intemporel et universel

TEXTE FRANCINE GEORGE
PHOTOGRAPHIE MANIN RICHARD/HEMIS.FR

Pour fêter le quadricentenaire de la mort de Shakespeare, les hommages et les rendez-vous artistiques se multiplient à travers le monde. Génie de tous les temps, Shakespeare inspire toujours les artistes et ne cesse d'émouvoir le public par ses multiples créations. Contemporain, universel, cet illustre poète et dramaturge élisabéthain laisse 37 œuvres qui couvre tous les genres, de la comédie, tragédie, poésie, aux drames historiques qu'il réunissait parfois dans une seule et même oeuvre. Magicien de la langue, il exerce une fascination étendue à

tous les domaines artistiques : théâtre, cinéma, danse, littérature, opéra, ballet, arts plastiques... conduisant à l'immortalité de certaines pièces comme *Songes d'une nuit d'été*, *Hamlet* et surtout *Roméo et Juliette*.

À La Réunion, nous avons eu la chance d'accueillir le nouveau *Roméo et Juliette* du ballet Preljocaj et d'assister à la création de Lolita Monga *Roméo é Juliette* au Centre Dramatique de l'Océan Indien, sans oublier les conférences dédiées à l'auteur ainsi que celle, captivante, de la représentation des Amants de Vérone en art figuratif.

Shakespeare en son temps

FLASH BIOGRAPHIQUE

William Shakespeare né en 1564 à Stratford-upon-Avon est décédé en 1616, la même année que Cervantès, le père de Don Quichotte. À 18 ans, il épouse Anne Hathaway, de sept ans son aînée. Ils auront trois enfants, Suzanna puis des jumeaux Hamnet et Judith. Hamnet, son unique fils, décèdera en 1596 à l'âge de 11 ans. La légende veut que cette tragédie lui inspire Hamlet, qu'il crée en 1601.

« Être ou ne pas être : là est la question »
dans Hamlet

De 1585 à 1592, on perd la trace de Shakespeare, ce qui suscita de nombreuses polémiques, jusqu'à douter de son existence. À cette époque, il était de coutume que l'auteur abandonne la propriété de sa pièce à un directeur de théâtre pour que celui-ci puisse, par l'obtention du *master of revels*, être autorisé à la jouer. De ce fait, la plupart des auteurs ne signaient pas leurs œuvres. En 2014, un des *first folio* - première édition de l'ensemble des œuvres - de Shakespeare publié sept ans après sa mort a

été mis à jour dans les archives de la bibliothèque de Saint-Omer. Il s'agit du 233^e retrouvé sur les 800 exemplaires imprimés à l'époque, ce qui témoigne de la popularité de l'auteur, l'édition étant encore principalement réservée aux livres historiques ou religieux. Un des rares portraits de Shakespeare réalisé par Droeshout en 1622 figure en première page.

LA PLACE DU THÉÂTRE ÉLISABÉTHAIN

À la naissance de Shakespeare, la reine Élisabeth 1^{ère} révolutionne le monde du théâtre en favorisant la création de troupes officielles et la construction de théâtres permanents. En effet, en ce temps-là, les troupes de comédiens se produisaient un peu partout, dans les auberges, les écoles, les granges. En 1572, une ordonnance du parlement imposa que chaque troupe de comédiens soit sous le patronat d'un noble sous peine d'être poursuivi pour vagabondage. Les spectacles ouverts à tous organisés dans les auberges londoniennes connaissaient un vif succès, mais les désordres s'intensifièrent également. Les aubergistes servant à boire tout au

long de la soirée, bagarres et débauches incontrôlées s'ensuivaient. En 1574, un arrêté du maire de Londres, James Hawes, interdit tout spectacle public à l'intérieur de sa ville. C'est ainsi que les théâtres se sont construits en périphérie de la City.

Malgré ces péripéties, le théâtre élisabéthain prospère avec plus de cent auteurs recensés, 1500 pièces de 1562 à 1642, période englobant le règne de cette protestante passionnée par le théâtre, celui de Jacques 1^{er} et de Charles 1^{er}. Une fermeture définitive des théâtres sera décrétée par Cromwell et ses amis puritains qui brûlent « ces lieux de dépravation qui distraient le chrétien de la foi ». Il faudra attendre la restauration de la monarchie en 1660, lorsque Charles II accède au trône, pour que les théâtres ouvrent à nouveau leurs portes. Le théâtre élisabéthain connaît un vif succès auprès de toutes les couches de la société anglaise. Les dramaturges de cette époque ont réussi la performance d'intéresser et de rassembler les aristocrates, les bourgeois et la population des faubourgs.

Ces auteurs aux registres variés ne manquent pas de mélanger les genres, de la poésie raffinée aux triviales bouffonneries pour capter l'attention de tous leurs publics. La vive concurrence entre théâtres les oblige à rivaliser de créativité et d'exubérance. Théâtre de la vengeance, des excès, de l'imaginaire, et du mystère, il n'est pas régi par les règles classiques françaises - unité de temps - de lieu - d'action. Les artistes triomphent en déclamant des vers, « ces phrases taffetas » comme disait Shakespeare, qui offrent au public toute la gamme des émotions unifiées dans une œuvre d'art inspirée de la *comédie humaine*, de tragédies antiques tout autant que de l'histoire contemporaine. Il s'agit de l'époque où l'Angleterre toute puissante, après avoir vaincu l'Invincible Armada, se lance à la conquête impérialiste du monde.

Premier Folio publié en 1623.
Portrait réalisé par Droeshout



d'autres auteurs tels que Christopher Marlowe, Ben Jonson et John Fletcher le sont aussi. Il a fallu attendre le siècle suivant pour que Garrick impose les tragédies shakespeariennes sur la scène londonienne et deux siècles avant que l'Europe ne s'empare de l'oeuvre shakespearienne. Les premières adaptations françaises des pièces de Shakespeare ont été mises en scène à la Comédie française par Jean-François Ducis à la fin du XVIII^e siècle, mais elles sont tellement édulcorées qu'elles rencontrent un succès mitigé. La plus fidèle traduction de Shakespeare a été réalisée par François Victor-Hugo, le fils de Victor Hugo, qui publia les œuvres complètes de 1859 à 1866. Entre-temps, Shakespeare joué par une troupe anglaise fait sa première apparition en France en 1825 sur la scène du théâtre de l'Odéon et bouleverse le Tout-Paris romantique. Soit plus de deux siècles après sa mort.

LE DRAMATURGE UNIVERSEL

En 1594, Shakespeare est engagé en tant qu'acteur et dramaturge par la troupe de Lord Chamberlain qui se produit dans le premier véritable théâtre construit dans la périphérie nord de Londres, mais en 1598, un désaccord entre le propriétaire du terrain et James Burbage, directeur de la compagnie théâtrale, va se solder par un conflit virulent. Le théâtre en bois sera démonté subrepticement dans la nuit et reconstruit à Southwark de l'autre côté de la Tamise en prenant le nom de Théâtre du Globe.

Ce théâtre circulaire à ciel ouvert pouvait accueillir trois mille personnes. La scène, à hauteur d'homme, laissait devant un espace où le public s'entassait sur le sol battu, interpellant à volonté les acteurs, tandis que les publics plus aisés s'installaient dans les galeries couvertes sur trois étages. L'espace scénique est donc limité et les décors sont souvent de grands panneaux fixes indiquant les lieux de l'action, les effets scéniques réduits à leur plus simple expression, fumée, pluie, vent laissant le pouvoir d'imagination des spectateurs se représenter les grandes scènes de combats sous la lecture puissante des acteurs et la musique qui ponctuait les scènes oniriques.

Shakespeare devient co-propriétaire du Théâtre du Globe, auteur, metteur en scène et parfois même acteur. Sous la protection de Jacques I^{er}, sa troupe prendra le nom de King's men, les comédiens du roi. Il deviendra aussi propriétaire du Blackfriars Theatre en 1608. Il écrit avec régularité deux pièces par an pendant presque vingt ans avant de se retirer à 48 ans dans sa ville natale.

Shakespeare, dans le contexte du théâtre élisabéthain, fut admiré autant par les intellectuels que par les gens du peuple. Grand peintre du genre humain, le faisceau audacieux de sa dramaturgie passe au crible la noirceur des âmes puissantes, la folie du pouvoir tout autant que la passion amoureuse, la sincérité des sentiments face à l'urgence du désir. Jusqu'en 1660, il est interdit aux femmes de jouer sur la scène anglaise, Shakespeare a donc dans sa troupe deux « boy actors », un grand et un petit, vêtus de robes somptueuses, pour assurer les rôles de ses héroïnes. Le film de John Madden *Shakespeare in love* retrace assez bien le contexte dans lequel Shakespeare écrit son célèbre *Roméo et Juliette*.

LA LONGUE DESTINÉE DE ROMÉO ET JULIETTE

Roméo et Juliette, oeuvre écrite au début de sa carrière et publiée en 1597, est devenue un mythe inscrit au panthéon des amours maudits.

L'histoire puisée dans différentes sources qui remontent à l'Antiquité met en scène la rivalité sanglante de deux familles de Vérone : les Montaigu et les Capulet. Roméo (un Montaigu) se rend déguisé au bal des Capulet pour y rencontrer Rosaline, son premier amour, mais en fait, il est foudroyé par la beauté de Juliette, la fille de la maison Capulet, promise, malgré ses quatorze ans, à Pâris. Roméo et Juliette tombent éperdument amoureux l'un de l'autre. Mais, le destin en a décidé autrement. Roméo tue Tybalt, le belliqueux cousin de Juliette pour venger son ami Mercutio. En conséquence, le prince de Vérone bannit Roméo qui doit s'exiler à Mantoue. S'ensuit la scène anthologique des adieux au balcon. Juliette demande au Frère Laurent qui, avec l'aide de la nourrice les avait mariés en secret, de les sauver de cette situation inextricable. Frère Laurent, souhaitant la réconciliation des deux familles, invente un stratagème où Juliette boit une potion qui l'endort sans pour autant qu'elle la fasse mourir définitivement. Roméo en apprenant la mort présumée de Juliette accourt pour l'embrasser une dernière fois. Pâris, exploré d'avoir perdu sa fiancée est venu apporter des fleurs sur sa tombe. Roméo le provoque en duel et le tue. Puis, il prend Juliette dans ses bras, boit une fiole de poison et meurt sur le coup. Juliette se réveille, trop tard, et, découvrant le corps inerte de son amant, se saisit de son poignard et se tue elle aussi. Les Capulet et les Montaigu frappés par le deuil de leurs enfants se réconcilient.

Roméo et Juliette sera souvent jouée du temps de Shakespeare, mais connaîtra un véritable engouement après la Restauration, où la pièce restera pendant plus d'un siècle sur les planches du théâtre anglais.

La destinée de *Roméo et Juliette* n'en est pas restée là, grande voyageuse, elle a traversé les siècles et apporte encore aujourd'hui une belle source d'inspiration à toute la planète des arts : de la symphonie dramatique d'Hector Berlioz, au ballet de Sergueï Prokofiev, de la chorégraphie de Rudolf Noureev à la comédie musicale *West Side Story*, du film de Georges Cukor à celui de Baz Luhrmann avec Leonardo di Caprio et Claire Danes, de *Such sweet thunder* de Duke Ellington aux chansons de Bruce Springsteen, Lou Reed, Dire Straits... de la bande dessinée d'Enki Bilal à l'adaptation manga de Yumiko Igarashi.

En art figuratif, les peintres du XVIII^e et XIX^e siècles, influencés par les arts de la scène, ont interprété les Amants de Vérone en se focalisant, en grande partie, sur deux instants mythiques de la tragédie, la scène du balcon et celle du tombeau.



TEXTE LORÉDANA VENUTI-ALORY¹
ILLUSTRATION RMN/GÉRARD BLOT - ROMÉO ET JULIETTE DEVANT LE TOMBEAU DES CAPULET PAR EUGÈNE DELACROIX

EUGÈNE DELACROIX

Eugène Delacroix, le célèbre auteur de *La liberté guidant le peuple*, chef de file des romantiques, fut qualifié de peintre « le plus légitime des fils de Shakespeare ».

Homme de lettres, il lisait Shakespeare dans le texte grâce à l'enseignement de l'anglais prodigué par l'aquarelliste anglophile Charles-Raymond Soulier. Delacroix, fervent admirateur du dramaturge anglais, partit à Londres en 1825 et découvrit la puissance théâtrale des tragédies shakespeariennes : *Richard III*, *Henri VI*, *Othello*... Dès lors, il lui voua un véritable culte plaçant Shakespeare parmi « les cinq ou six écrivains qui ont suffi au besoin et à l'aliment de la pensée ».

À son retour, il fut marqué, comme toute la génération des Romantiques – Hugo, Vigny, Dumas, Berlioz – par les représentations en anglais d'*Hamlet* et de *Roméo et Juliette* au théâtre de l'Odéon en 1827. Quelques années plus tard, de 1834 à 1843, Delacroix entreprit une suite de lithographies consacrées à Hamlet qui n'eut pas un grand succès auprès du public, mais que certains défendirent ardemment : « Relisez Hamlet en le confrontant avec les lithographies d'Eugène Delacroix, le drame prendra vie et souffle et s'illuminera de leurs nouvelles... Eugène Delacroix, avec son sens profond des choses poétiques, a compris qu'Hamlet était avant tout un drame mystérieux, et que vouloir l'interpréter trop littéralement, ce serait en quelque sorte violer un sépulcre. »

Delacroix n'était pas seulement fasciné par *Hamlet*, il réalisa une vingtaine de tableaux inspirés par les thèmes shakespeariens dont deux sur *Roméo et Juliette*.

Le plus célèbre *Roméo et Juliette devant le tombeau des Capulet* datant de 1855 représente la scène la plus poignante de l'œuvre. Delacroix a saisi la complexité du drame, la scène la plus funeste, l'instant où tout est encore possible, rien n'a encore basculé, Juliette n'est pas morte en réalité, elle pourrait se réveiller là, maintenant. Shakespeare utilise tout au long de la pièce le temps comme l'arme redoutable – plus que la haine des deux familles – qui assassine l'histoire d'amour entre Roméo et Juliette. La scène de Delacroix sombre dans le tragique avec un décor simplifié représentant la pierre tombale. Les amants placés au centre de l'œuvre dégagent une lumière éternelle symbolisée par la robe linceul de Juliette d'un blanc intensément spectral. Dans cette relation particulière d'ombre et de lumière, Delacroix reflète le temps suspendu entre la vie et la mort comme si seuls, les amoureux, pouvaient bénéficier de cet espace sacré dédié à leur amour.

À noter l'impressionnante modernité des visages. Théophile Gauthier s'extasiait ainsi devant ce tableau : « L'étonnement du sépulcre se lit dans le regard fixe et la blancheur exsangue de la ressuscitée qui, hélas ! va bientôt se rendormir du sommeil éternel sur le corps de Roméo. »

¹ Extrait de la conférence de Lorédana Venuti-Alory sur *Shakespeare et l'art figuratif* organisée par le TEAT de Champ-Fleuri au théâtre Canter à l'occasion de la représentation du ballet Preljocaj.

LES ACTIONS PROMOTIONNELLES DE DAVID GARRICK

La postérité de l'œuvre de Shakespeare commence en Angleterre par la ferveur de l'acteur et metteur en scène David Garrick - 1717-1779 - qui joua le répertoire shakespearien dans son théâtre londonien, le prestigieux Drury Lane. De plus, Garrick fit considérablement évoluer l'espace scénique, en éloignant le parterre de spectateurs, en doublant la capacité de la salle, et surtout, en travaillant beaucoup sur l'éclairage et les décors. Il introduisit des tableaux paysagers et devint le mécène de peintres à qui il fit des commandes sur mesure. Il imagina également des petites miniatures de portraits d'acteurs qui furent gravées et dupliquées à la demande comme des cartes de visite. Toutefois, concernant l'oeuvre de Shakespeare, Garrick mit au premier plan son jeu d'acteur et opéra des changements considérables dictés par l'air du temps, comme une fin heureuse, ou la suppression du personnage de Rosaline dans la pièce de Roméo et Juliette.

Une autre grande réalisation de Garrick concernant Shakespeare fut le gigantesque événement qu'il organisa - tel un grand maître du marketing de notre époque - en 1769 pour le bicentenaire de la naissance du dramaturge. Il lui fallut pas moins de cinq ans pour mettre sur pied ce Jubilé. Stratford-upon-Avon connut trois jours de festivités spectaculaires, processions, offices religieux, ode de Garrick, dîners somptueux, bals masqués, courses de chevaux, feux d'artifice un peu ternis par la pluie... Ce fut une célébration à la mémoire de Shakespeare «digne des fêtes de l'ancienne Athènes », qui eut un écho retentissant à travers toute l'Europe.

LES GALERIES DÉDIÉES DE BOYDELL ET DE WOODMASON

Au XVIII^e siècle, le théâtre de Shakespeare est redevenu très populaire en Angleterre comme en témoignent les nombreuses mises en scène de ses pièces et les œuvres d'art qu'elles inspirent. Deux galeries d'art dédiées à Shakespeare sont inaugurées successivement, la galerie Boydell à Londres en 1789 et la galerie Woodmason en Irlande en 1793.

John Boydell- éditeur anglais spécialisé dans les reproductions gravées - souhaitait développer une école anglaise de peinture historique. Il mit au point un projet en trois volets : une édition illustrée des œuvres complètes de William Shakespeare, un recueil in-folio de gravures d'après les tableaux commandés à des peintres de renom pour illustrer l'édition et enfin une galerie d'exposition, ouverte au public, dans laquelle seraient présentées ces œuvres originales. Boydell souhaitait développer une école anglaise de peinture historique et commanda des tableaux à des artistes de talent et de générations différentes avec pour seule consigne de s'inspirer des oeuvres de Shakespeare. La Shakespeare Gallery Pall-Mall fut inaugurée avec 34 tableaux, six ans plus tard, elle en comptait 165 et non des moindres. Toutefois, le projet démesuré de Boydell le contraint à organiser une loterie pour vendre les oeuvres et faire face à ses créanciers.

LES DIFFÉRENTS COURANTS ARTISTIQUES

Tous ces peintres étaient fascinés par Shakespeare. Peu à peu, la peinture inspirée de l'œuvre shakespearienne évolue, de l'esthétique des paysages tels ceux de Zuccarelli - 1702-1728 - vers la sensibilité des personnages, la mise en scène théâtrale des émotions. Johann Henrich Füssli - 1741-1825 - en est le chef de file. Grand admirateur de Michel-Ange, ses séjours à Rome lui ont donné l'idée de reproduire pour la galerie Boydell un cycle de Shakespeare à la manière de la chapelle Sixtine. Peintre inventif et romantique, Füssli, comme son contemporain William Blake, artiste révolté, se laisse emporter par la démesure, les actions violentes, l'effigie des anges maudits. On retient de lui l'art de représenter ses personnages en mouvement contorsionné. Son *Roméo en train de tuer Pâris* ouvre la voie des «peintres du sublime». Critique d'art à la Royal Academy de Londres dont il est membre associé, il laisse une analyse approfondie et perçante des peintres de son siècle.

Turner - 1775-1851 - «le peintre des lumières», conduisit plutôt le mouvement romantique vers l'ère pré-impressionniste. Grand voyageur, il fit plusieurs séjours en Italie et tomba amoureux de Venise.

C'est d'ailleurs là plutôt qu'à Vérone qu'il choisit de représenter *Juliette et sa nourrice* - peinte en 1836 - thème différent des autres. Les personnages s'effacent, les détails sont dissous dans une atmosphère de brume colorée. Turner choisit de peindre l'air, en tourbillons de nuages, de volutes dont l'intensité de la couleur sublime la réalité de la scène.

À l'époque victorienne, Frederik Leighton - 1830-1896 - président de la Royal Academy, exerce une influence dans le milieu artistique de l'époque victorienne. Leighton a peint ce tableau en 1852 au début de sa carrière alors qu'il était à Rome. Il s'est attaché à représenter la scène finale de Roméo et Juliette. Les corps inertes des jeunes amants viennent d'être découverts dans la chapelle funéraire des Capulet et la douleur des pères conduit à la *réconciliation des Montaigu et des Capulet*. Leighton fige ainsi l'ultime instant du drame avec beaucoup d'acuité et de précision chères à l'époque victorienne.

Roméo et Juliette devant le tombeau des Capulets
Eugène Delacroix (1798-1863)
Huile sur papier marouflé sur toile
H.0,352 m ; L.0,265 m
Musée National Eugène Delacroix

Musée national Eugène Delacroix
6 rue de Furstenberg
75 006 Paris
Tél. : 00 33 (0)1 44 41 86 50
Le musée est ouvert tous les jours, sauf les mardis,
de 9h30 à 17h00

Dans la version d'Angelin Preljocaj, Vérone est devenue une ville fasciste sous le joug de la milice cuirassée des Capulet chargée de faire régner l'ordre et de pourchasser les Montaigu, SDF en haillon, ne pouvant sortir que la nuit de leurs cartons. Le décor et les costumes transposés dans le contexte d'un régime totalitaire des pays de l'Est sont signés du grand dessinateur de BD, Enki Bilal, né à Belgrade tandis qu'Angelin Preljocaj est d'origine albanaise. La tragédie shakespearienne est ainsi transposée dans un univers de haine sans merci.

L'atmosphère de terreur s'alourdit sous la partition musclée de Prokofiev, une violence métallique prend à la gorge le spectateur, coups de matraque, rondes de nuit avec chien – un vrai, qui au final attend sans bouger sa part d'applaudissements. Le déchaînement de brutalité de la milice cherchant à anéantir les Montaigu, les danses martiales des uns, les spirales tournoyantes des autres, les attaques frontales des deux réunis respirent la terreur tout en subjuguant par une esthétique sophistiquée.

Mais l'amour ne choisit pas son camp et fait fi de la fracture sociale qui oppose les amants. La rencontre de Juliette et Roméo, la grâce de leur coup de foudre offrent au public une grande page de lyrisme sensuel et romantique. Les duos impressionnants de légèreté restituent avec élan leur passion, et par effet démultiplicateur, d'autres couples projetés en miroir renforcent ces parades joyeuses de l'amour.

Les nourrices vêtues de pantalons bouffants noir et blanc, comme un jeu de miroir, apportent cet effet comique qu'affectionne particulièrement Shakespeare dans ses pièces. Mais elles sont aussi là pour veiller à ce que l'ordre soit rétabli, et ce sont elles qui séparent les amants après leur nuit de noces. Puis, le tragique s'empare à nouveau de la scène, les corps s'élancent dans un combat perdu entre la vie et la mort.

« Dès la création de *Roméo et Juliette*, Angelin Preljocaj inventait une narration à partir des élans du corps : l'enfance, le jeu, le désir, sa violence, les chocs et les étreintes, tiennent lieu de verbe chorégraphique, et cette jeunesse radicale n'a pas pris une ride, préférant mourir que transiger. »

La salle du TÉAT de Champ-Fleuri était subjuguée, une véritable ovation a salué les 24 danseurs sur scène. Chaque venue sur l'île du ballet Preljocaj est un événement, et toutes les représentations de *Roméo et Juliette* se sont jouées à guichets fermés.

Angelin Preljocaj vient de fêter les trente ans d'une carrière internationale florissante. Sa compagnie est installée au Pavillon Noir d'Aix-en-Provence. En décembre dernier, invité par l'Opéra de Versailles, il reproduit son *Roméo et Juliette* créé en 1990 pour le Lyon Opéra Ballet.

Il s'agissait à l'époque de sa première commande publique. Et c'est avec effroi que l'on peut constater que l'œuvre créée dans un monde de science-fiction touche aujourd'hui la réalité.

Roméo et Juliette du Ballet Preljocaj

TEXTE FRANCINE GEORGE
PHOTOGRAPHIE JEAN-CLAUDE CARBONNE

Le Centre dramatique de l'Océan Indien a offert une vraie fête théâtrale avec *Roméo é Julièt*, la création de Lolita Monga. Le public, toutes générations confondues, a applaudi à tout rompre son imagination délirante galvanisée par l'œuvre magistrale de Shakespeare.

Lolita Monga a visé juste. Dans l'incroyable destinée de la pièce de Shakespeare, il manquait une version de Roméo et Juliette au parfum de l'océan Indien. La modernité du sujet, les chemins de traverse que s'autorise cette nouvelle version métissée reste néanmoins fidèle à l'esprit du dramaturge anglais.

Elle a su respecter, pour s'y être adonnée en d'autres lieux, les différents niveaux de langage en mêlant à la poésie de Shakespeare du créole réunionnais, notamment dans les échanges entre les amoureux lors du fameux couplet sur l'alouette et le rossignol, transformé en tendres et savoureux dialogues de zézères.

La trame de cette tragédie – comme à l'origine – est jusqu'au troisième acte largement du ressort de la comédie, tant et si bien que le combat de fleurs avalées jusqu'à l'étouffement mortel entre Tybalt et Mercutio tourne à la farce, et personne ne croit à la mort des protagonistes.

Mercutio, vedette incontestée du drame de Shakespeare, bouffon du roi, fait plier de rire la salle. Très bel homme, corps digne d'être sculpté par Michel-Ange, il déclenche l'hilarité du public lorsqu'il se pare d'un tutu en guise de déguisement pour participer au bal des Capulet. Le poète John Dryden salua, en son temps, la pièce ainsi :

« Shakespeare montra le meilleur de lui-même dans son Mercutio, et il dit lui-même qu'il avait été forcé de le tuer dans le troisième acte, pour ne pas être tué par lui. »

Dans les effets comiques, la nourrice, une force de caractère tandis que la mère de Juliette campe un personnage effacé, n'est pas en reste. Très présente sur scène, elle diffuse une énergie débordante et prend le public à témoin. L'introduction du conteur, personnage emblématique de la culture réunionnaise, rythme avec bonheur les cinq actes en nous racontant « les dessous de l'affaire » mâtinés de coutumes locales.

Dans toute cette joie de vivre, le mythe de *Roméo et Juliette* garde aussi toute sa puissance dramatique. Le combat des familles n'est pas mis en scène en tant que tel, mais suggère plutôt les bagarres de clan qui malheureusement foisonnent dans les quartiers. Les amours contrariées et le mariage forcé trouvent une sombre résonance à une réalité pas si lointaine.

Shakespeare a bien dû sourire là où il est, car son propos d'offrir un spectacle de haute qualité à tous les publics a rencontré dans ce Théâtre du Grand Marché un écho saisissant.

Roméo é Julièt de Lolita Monga

TEXTE FRANCINE GEORGE
PHOTOGRAPHIE SÉBASTIEN MARCHAL

Roméo et Juliette, une histoire d'amour bouffée aux mythes

TEXTE JEAN-PAUL TAPIE
ILLUSTRATION TEHEM

C'était en plein été. Je revenais d'une semaine passée dans les Dolomites, au cœur du massif de la Brenta, autour de Madona di Campiglio. Après la fraîcheur des montagnes, la chaleur de la vallée était suffocante. J'avais quatre heures d'attente pour prendre mon train de nuit pour Paris. J'avais donc quitté la gare et gagné le centre de Vérone. La foule était considérable. Un instant, j'ai cru être tombé au milieu d'une fête locale ou d'un festival. Mais non, c'était la foule ordinaire qui envahissait, jour après jour, les rues étroites de la cité où étaient nés les héros immortels de Shakespeare, Roméo et Juliette.

J'y étais déjà venu. Cette fois-là, c'était l'automne. Il pleuvait, un méchant crachin dont le rôle semble être de vous irriter et de vous gâcher la visite d'une des plus belles villes de la Vénétie. L'humidité montait des pavés et demeurait piégée entre les bâtiments trop proches les uns des autres. J'avais fait le tour des lieux qui commémoraient les amours maudites des deux jeunes amants. J'avais rapidement flairé l'imposture. Des panneaux prétendaient que Monsieur et Madame Montaigu et leur fils Roméo avaient probablement vécu au numéro 32 de cette rue, que les Capulet et leur fille avaient, supposait-on, occupé ce vieux palais anonyme, que les deux amants pouvaient s'apercevoir du balcon de l'une à la fenêtre de la chambre de l'autre. Dans un lieu légèrement excentré, j'avais même visité ce qui passait pour le tombeau de Juliette, là où les héros de Shakespeare s'étaient finalement donné la mort.



Rien ne semblait authentique et surtout, tout donnait l'impression que l'on n'avait fait aucun effort pour vous aider à le croire.

Cette deuxième fois, c'était différent. C'était le plein été et les touristes – je devrais plutôt dire les pèlerins – avaient déferlé en masse sur la cité. On avançait au pas dans les rues étroites. Des boutiques qui m'avaient paru fermées quelques années plus tôt rivalisaient pour attirer le chaland. On vendait de tout, à partir du moment où c'était estampillé *Roméo et Juliette* : des bols, des coquetiers, des ronds de serviettes, des napperons brodés, des tee-shirts floqués d'un *Roméo (cœur) Juliette*... Le pire, c'était que ça se vendait. Nombre de promeneurs, jeunes pour la plupart, déambulaient dans les rues tout en exhibant une partie de leurs achats. Ils semblaient tenir à ce que l'on sache que, comme les amants malheureux, ils s'aimaient, même si leurs familles ne s'opposaient pas à leur union. On sentait d'ailleurs qu'ils auraient apprécié, de la part de leurs géniteurs, un peu plus de réticence. Ils auraient aimé surmonter des obstacles pour convaincre le monde entier de leur amour. Ils revendiquaient pour eux un peu de la passion funeste qui avait fait couler le sang *dans la belle Vérone où se tient notre scène*.

Emmenez une femme à Vienne, faites la valser et elle se prendra pour Sissi... Placez un homme dans le stade d'Olympie, il lui viendra des rêves de lauriers... Tous ces jeunes, venus du monde entier, se voulaient les héritiers légitimes du couple maudit. Ils ne se tenaient pas par la main, ils étaient accrochés l'un à l'autre, comme des naufragés sur le point de sombrer, rien ni personne ne semblait pouvoir les obliger à se séparer. Si vous le tentiez, ils vous jetaient des regards outrés de fidèles

¹ Zarab :
Musulman Réunionnais
originaire du nord de l'Inde.

interrompus dans leur extase. Ils vous rejetaient dans le camp des Capoletto et des Montalchi, ces parents obsédés par leur haine ancestrale qui avaient poussé leur progéniture à commettre l'irréparable.

Vérone est à l'amour ce que Lourdes est à Dieu : si votre foi en l'un ou en l'autre n'est pas absolue, vous n'en reviendrez pas intact. Le moindre doute ouvre une faille qui se révèle bientôt béante. C'était le cas pour ce qui me concernait. En ricanant intérieurement, je me répétais l'apophtegme de La Rochefoucauld : *beaucoup n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient entendu parler de l'amour.*

Finalement, je suis allé m'acheter un tee-shirt sec pour remplacer celui dans lequel je transpirais depuis des heures et je suis allé dîner sur une *piazetta* à peu près tranquille où j'ai pu oublier un instant les vicissitudes des deux jeunes amants – et surtout l'hystérie de leurs admirateurs.

Depuis ce jour-là, je demeure convaincu que l'histoire de Roméo et de Juliette s'est transformée en une vaste supercherie dont Shakespeare doit bien rire de la voir ainsi virer en une telle farce. Sa pièce est sans doute une ode à l'amour plus fort que la haine même si celle-ci oblige celui-là à se sacrifier. Elle est peut-être une ode à la jeunesse et aux passions qui la traversent. Une tragédie lyrique à laquelle des générations de spectateurs romantiques ont décidé de croire en imaginant deux héros plus beaux que le jour. La pièce de Shakespeare est surtout une ode à la beauté de la jeunesse. Impossible d'imaginer Roméo et Juliette autrement que très beaux, parés d'une grâce éternelle. Affublez-les un instant d'un physique ordinaire, banal, et brusquement votre intérêt pour leurs malheurs

s'atténue, voire s'efface. Imaginez un Roméo en surcharge pondérale au visage ravagé par l'acné et une Juliette aux dents proéminentes, exhalant une haleine de renard, et le mythe prend du plomb dans l'aile. C'est pourquoi finalement presque tous ces jeunes couples qui, ce soir-là, à Vérone, jouaient à se prendre pour les héros éternels de ce qui nous est vendu comme la plus sublime des histoires d'amour, semblaient dans le ridicule. Parmi eux, seuls parvenaient à me faire battre le cœur ceux que la chance avait dotés d'une beauté très au-dessus de la moyenne. Leur histoire d'amour, feinte ou sincère, m'aurait séduit, même si leurs familles n'avaient pas cherché à les séparer.

Il y a une dizaine d'années, à La Réunion, j'ai lu dans le journal l'histoire d'un jeune couple de Saint-André. Il était tamoul et elle zarab¹, ou l'inverse, en tout cas quelque chose comme ça. Ils s'étaient imaginés que leurs familles n'accepteraient jamais de les voir s'aimer. « Quoi ? Mon fils épouser une zarab ? Plutôt le tuer de mes propres mains ! » « Non, ma fille ! Oubliez ce foutriquet et épousez le brave garçon zarab que je vous désignerai ! » Alors ils étaient allés dans un hôtel et avaient avalé du lanate, un désherbant particulièrement toxique. On ne les avait pas sauvés. Mais le plus navrant, dans cette variante réunionnaise de la légende universelle, c'était la réaction des parents : interrogés, ils avaient admis qu'ils auraient préféré voir leurs rejetons se marier au sein de leur communauté religieuse, mais, à tout prendre, ils ne se seraient jamais opposés à un mariage mixte si l'amour avait été l'enjeu. Cinq siècles plus tard, le mythe de Roméo et Juliette avait encore frappé. Salaud de Shakespeare !



Johnnie Walker & Sons

THE RARE BLEND

PARTAGEZ LA RARETÉ



JOHNNIE WALKER.
KEEP WALKING.

Continuer d'avancer

Johnnie Walker Blue Label, Keep Walking, le Dandy, les emblèmes et logos associés sont des marques déposées. DIAGEO BRANDS BV © 2016



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

THÉÂTRE

DU GRAND MARCHÉ

EN DANGER



Un théâtre se meurt

Le Centre Dramatique de l’Océan Indien installé, depuis 1998 au Théâtre du Grand Marché, est en danger. Lolita Monga, metteur en scène, scénariste, actrice, actuelle directrice du CDOI¹, reconduite par trois fois à ce poste, arrive en fin de mandat en décembre 2016. En parallèle, une nouvelle étape s’offre au Théâtre du Grand Marché, car l’État a décidé de le promouvoir au niveau d’un Centre Dramatique National². Coup d’assommoir ! Par voie de presse, sans consultation préalable, les élus de la ville de Saint-Denis, la plus grande capitale d’outre-mer, décident de reprendre leur théâtre – la commune est propriétaire des lieux – en décrétant que le Théâtre du Grand Marché « n’est pas assez populaire ». Quant au label Centre Dramatique, il serait déplacé à la Fabrik...

Est-ce qu’un théâtre se décrète ? Est-ce que l’on peut réduire un théâtre à l’édifice dans lequel se déroulent les spectacles et le déplacer à sa guise sur l’échiquier du bon vouloir politique ?

Le Théâtre du Grand Marché s’est forgé peu à peu pour se hisser à ce niveau. Une véritable alchimie au fil du temps s’est créée entre ces histoires mises en scènes sous des formes variées, et le public fidèle au rendez-vous. Le lieu est magique, en plein centre-ville, au fond du marché

¹ Centre Dramatique de l’Océan Indien – CDOI.
² Il n’existe plus que trois Centres Dramatiques régionaux, celui de Tours, celui de Vire et celui de Saint-Denis de La Réunion.
³ Il était une fois le théâtre... grec.

d’artisanat malgache, derrière une grande porte en bois, dans cette grande salle de 270 places où l’on se sent chez soi. Le Théâtre du Grand Marché a su fédérer des publics de toutes générations, à chaque représentation, un tiers de la salle est occupée par des jeunes. La scène respire le travail de l’équipe qui a construit, corps et âme, avec une énergie flamboyante, ce qu’il est aujourd’hui. C’est aussi un formidable lieu d’échanges. Après la représentation, au *Kabaret Sat Maron*, dans une ambiance chaleureuse, on boit un verre, on mange une salade et on discute, on discute beaucoup sur la pièce que l’on vient de voir, et grande récompense, les acteurs, au sortir de leurs loges, viennent se mêler aux débats, créant en cela de vrais moments de partage. D’ailleurs, la présentation de la saison s’est faite là, au cours d’un grand pique-nique, clin d’œil à la tradition familiale du dimanche réunionnais. Du théâtre contemporain, donc, d’une qualité rare, qui fait souvent salle comble, n’en déplaise à ses détracteurs, tant et si bien que des séances supplémentaires sont aussi programmées comme pour la fresque sociale *Les sœurs Macaluso* d’Emma Dante. De l’audace aussi pour présenter *Victoire Magloire dit Waro*, parcours initiatique dans les tranchées, écrite pour « un théâtre populaire ET exigeant ».

Ce débat sur le populaire n’est pas d’aujourd’hui. Jean Vilar en son temps avait une réponse à ce propos : « Le peuple est toujours sensible aux choses qu’il trouve belles. »

Un lien social se meurt

Depuis 2011, les équipes du Théâtre du Grand Marché et les acteurs associés organisent des visites théâtralisées à destination des élèves de collèges et de primaires. Sylvie Espérance – artiste associée – dans son « travail de l’impalpable » – a joué 250 fois dans des classes une pièce écrite par Lolita Monga sur le théâtre³. Matinées réservées aux scolaires, parcours thématiques dédiés aux enseignants pour leur projet pédagogique, actions culturelles et ateliers proposés dans les hôpitaux... La liste est longue de ce travail de l’ombre. Sans parler du fameux

Le Centre Dramatique en quelques chiffres pour l’année 2015 : 10 000 spectateurs sur place, plus 3 000 en décentralisation, 90% de taux de fréquentation depuis septembre, 5 000 scolaires de 80 établissements répartis sur 20 communes, 100 représentations pour une vingtaine de spectacles accueillis, dont plus d’un tiers de créations réunionnaises, un pôle ressource pour les élèves du Conservatoire et les lycéens... une équipe de 14 permanents avec le soutien d’artistes et de techniciens intermittents dont les emplois sont menacés...

BAT’LA LANG, mois des auteurs où la création s’ouvre sur toute l’île et même dans des endroits inaccessibles comme dans le cirque de Mafate. *Roméo é Julièt* – la dernière création de Lolita Monga – a connu un vif succès. Pendant des semaines, les équipes du Théâtre du Grand Marché ont travaillé d’arrache-pied auprès des associations pour offrir une représentation gratuite dans le quartier de Bas-de-la-Rivière – tout aussi populaire que celui du Butor. La pluie aidant, la pièce s’est jouée dans le gymnase, archi comble, il a fallu refuser du monde. N’est-ce pas là une belle illustration de démocratisation du théâtre réalisé par l’équipe du Grand Marché ?

Vue sur cour

Voilà, le point névralgique. La toute nouvelle Cité des arts, dont l’élu à la culture en est aussi le PDG, est un bel outil, certes, qui en est à ses balbutiements – ouverture en février 2016 – et qui n’a pas encore tout l’équipement requis malgré les 23 millions de construction déjà engloutis. Le but serait donc de « re-territorialiser » la culture dans le quartier populaire du Butor, là où se trouvent la Fabrik et la fameuse Cité des arts. Le label Centre Dramatique serait donc transféré à la Fabrik qui n’est pas un lieu de diffusion, et la diffusion pourrait donc se faire à la Cité des arts située juste en face. Peut-on à ce point, et aussi facilement, substituer le travail de studio au travail de plateau ? Cette décision unilatérale, d’une opacité surprenante, d’une incroyable injustice, d’un violent mépris pour le Théâtre du Grand Marché, son équipe, ses compagnies invitées, et son public, est-elle en accord avec une ville socialiste prônant la démocratie participative ? Trêve de manipulations, de luttes de pouvoirs, de « tout-à-l’égo » sans concession... les enjeux ne sont pas là où ils devraient se trouver.

Vue de l’extérieur

Notre Peur de n’être de la Compagnie Artara explore de nouvelles formes scéniques avec la vidéo pour parler de parcours solitaires. Fabrice Murgia, directeur de cette compagnie belge, a voulu rendre hommage à toute l’équipe du Grand Marché qui s’est mobilisée pendant un an et demi pour offrir ce spectacle à La Réunion et marquer son indignation en lisant, à la fin de la représentation, un texte rédigé à chaud : « Trouvez-vous que le spectacle de ce soir n’était pas un spectacle populaire ? Nous l’avons fait avec notre cœur, sans vous mépriser intellectuellement. Il y a une grande différence entre le divertissement et la distraction. Le théâtre est un divertissement. Et nous ne pouvons pas laisser le mot « populaire » se perdre sur l’autel de la distraction. Quand je pense à quelque chose de « populaire », pardon, mais je pense encore à Molenbeek et à sa jeunesse. Je rêve qu’ils puissent simplement s’exprimer différemment de la manière dont ils l’ont fait la semaine dernière dans le métro. Je pense à la culture qui les sauvera, parce que malheureusement, il n’y a pas beaucoup d’autres remèdes. Je pense au travail de fond à réaliser, à ceux qui œuvreront pour empêcher que le cancer de l’imbécillité ne ravage davantage le cerveau des jeunes de mon quartier... »

Un collectif SAUV NOUT TÉAT GRAND MARCHÉ s’est créé avec sa page Facebook et une pétition est en ligne à l’attention de Madame la Ministre de la Culture, Audrey Azoulay. www.facebook.com/saunounoutgrandmarche

Espérons que la forte mobilisation en cours va ouvrir des débats constructifs sur le projet du Théâtre du Grand Marché, et qu’enfin l’on pourra envisager l’avenir du label, l’avenir des équipes, « l’à venir » des programmations proposées au public réunionnais...



TEXTE & PROPOS RECUEILLIS PAR ALAIN COURBIS
PHOTOGRAPHIE PASCAL QUIQUEMPOIX, COLINE LINDER & DOMINIQUE CARDINAL

© Pascal Quiquempoix



© Coline Linder

RENÉ LACAILLE

La musique au feu « dobwa »

**Comme les meilleurs nectars,
il se bonifie avec l'âge...
En fêtant ses 70 ans cette année,
René Lacaille, pilier de la musique réunionnaise
dont il est l'un des meilleurs ambassadeurs
dans le monde, a encore le feu
pour de nouveaux projets discographiques
et scéniques portés par l'association familiale
Dobwa.**

Dans le cocon familial Issu de la génération du « baby-boom », René Lacaille, né en 1946 à La Réunion, est surtout tombé dans la musique boom en voyant le jour au sein d'une famille d'agriculteurs des hauts de Saint-Leu qui, le soir et les week-ends, faisait les beaux jours des « bals la poussière » de l'époque. Dès l'âge de six ou sept ans il s'essaie à la batterie et à l'accordéon aux côtés de son père, également prénommé René, et de ses frères. Il commence aussi très vite à tâter de la guitare et du saxophone en autodidacte accompli. Il suit l'orchestre familial dans ses déplacements surtout dans la région ouest, parfois en charrette avec les instruments... ou en train, les rares fois où il a pu les accompagner à Saint-Denis. L'apprentissage musical remplace très vite l'école qu'il délaisse très jeune, comme ses frères, par manque de moyens.

Parmi sa famille nombreuse comprenant cinq frères et trois sœurs, tous les hommes sont musiciens : « À l'époque ça ne se faisait pas pour les femmes de jouer de la musique, même si ma mère venait parfois taper sur la grosse caisse en fin de soirées. Ça n'était pas bien vu... Rétrospectivement je le regrette, mes sœurs ont sans doute raté des vocations de bonnes musiciennes ! »

La fleur au fusil... À l'époque, une des seules opportunités de quitter La Réunion pour des jeunes issus de familles modestes était l'armée. C'est ainsi qu'il part en 1966 pour un premier séjour en métropole, faire un service d'abord en Corse puis à la fameuse patrouille de France de Salon-de-Provence... Le fusil n'a surtout pas remplacé la guitare dans son cœur et il ne rate pas une occasion d'animer un orchestre en dehors de la base, alors que le twist commence à faire fureur.

Son service terminé, il rejoint son frère Renaud, militaire à Saint-Maixent, près de Niort. Ce dernier, trompettiste, accordéoniste, chef d'orchestre et compositeur, lui enseigne le solfège. Il monte ensuite à Paris en 1968 alors que les pavés de mai sont à peine refroidis : « *C'est là que j'ai appris le métier. Je jouais très souvent dans des clubs ou des bars où je côtoyais des espagnols, italiens, portugais... Je ne manquais pas de travail. C'est à cette période que j'ai commencé à jouer de la musique manouche, à goûter au jazz et à rencontrer beaucoup de musiciens différents.* »

Au bal du préfet... De retour à La Réunion au début des années 1970, il écume les scènes locales et soirées privées, notamment avec le violoniste Luc Donat gratifié du surnom de « roi du séga », un des premiers musiciens réunionnais à marier jazz et séga. « *Luc connaissait beaucoup de monde dans la haute société de par le métier de greffier au tribunal qu'il avait exercé. Nous étions souvent invités à jouer dans des grandes soirées privées, y compris chez le préfet de l'époque.* »

Lorsque Luc Donat crée le groupe Les Ad Hoc, c'est tout naturellement que René en devient le guitariste attitré. « *Nous jouions alors surtout dans des bals sur toute l'île avec un répertoire de reprises. Nous étions en concurrence avec le Fock Group dirigé par celui qui deviendra Ti Fock, le Jazz Des Iles, et aussi les Jokarys.* » Après le départ de Luc Donat, les Ad Hoc sortent un disque 45 tours, le seul qu'ils aient enregistré, comportant une composition qui devient un tube emblématique du répertoire de René : « Sax Séga ».

L'avènement du maloya électrique

Après les Ad Hoc naîtront les Caméléons autour du studio Royal à Saint-Joseph, dans le sud de l'île, où étaient produits une grande partie des disques de musiques populaires de l'époque. René y tient la guitare, notamment aux côtés d'Alain Peters à la basse et de Loy Ehrlich (aujourd'hui membre du quartet Hadouk) aux claviers. Ce groupe est à l'origine du maloya électrique et parmi les précurseurs des influences pop-rock-blues-psyché dans la musique locale. Il laisse un 45 tours mythique avec « La rosée si feuille songe », première composition d'Alain Peters et « Na voir demain », morceau teinté d'influences africaines de Loy Ehrlich. Outre ces deux 45 tours et l'activité de ces groupes, René figure comme guitariste et parfois arrangeur sur de nombreux disques de chanteurs de variétés créoles de l'époque, comme Jo Lauret. Le groupe Caméléon a lui-même été accompagnateur de plusieurs artistes produits par le studio Royal dont un historique 33 tours de la très populaire chanteuse Michou.

En 1979, René Lacaille accompagne une troupe folklorique qui part en tournée en métropole et, devant le peu de débouchés et de soutiens pour vivre de sa musique sur l'île, il en profite pour s'y installer et y vivre... jusqu'à présent. Une ouverture vitale pour lui, même si elle est souvent synonyme de galères. Il multiplie les rencontres musicales dans le domaine du jazz, du rock mais aussi des musiques créoles. Il y rencontre sa femme Odile qui est d'un grand soutien dans sa carrière et lui donne deux enfants, Marco et Oriane, qui sont aujourd'hui d'aussi talentueux musiciens dans son groupe. De ses années 80 il reste deux 33 tours de ségas instrumentaux de l'océan Indien à la guitare et deux cassettes tendance rock et jazz « Cafre au lait » et « Mycose créole ».

Retour aux sources Éloigné de son île, il connaît un choc en 1992 en assistant au triomphal concert de maloya traditionnel de Danyel Waro devant 4 000 personnes au Printemps de Bourges en première partie de Jacques Higelin : « *J'en avais entendu parler mais ne le connaissais pas. Ce concert m'a énormément touché et donné envie de revenir aux sources.* » C'est ainsi qu'il délaisse la guitare pour reprendre l'accordéon. Sa déjà grande expérience musicale et sa spontanéité lui permettent d'en explorer toutes les capacités rythmiques comme mélodiques et de très vite acquérir une renommée internationale avec cet instrument.

Depuis, il multiplie les projets avec ses propres groupes ou aux côtés de musiciens de toutes nationalités. Sa faculté exceptionnelle de musicien caméléon qui joue comme il respire lui permet de se frotter avec bonheur et jouissance à toutes les musiques du monde et d'étonner tous les publics. Une ouverture et une faculté d'adaptation qu'il revendique haut et fort, favorisée par son origine réunionnaise, « *qui fait de moi le porteur d'une culture unique et originale* »...

Sa discographie s'enrichit très vite dès 1996 : après un premier album format CD « Aster » produit par Discorama à La Réunion, il enchaîne des projets discographiques tout aussi empreints de générosité et d'authenticité sur différents labels.

Il enchaîne aussi les distinctions dans la presse nationale ou internationale pour la plupart de ses albums ainsi que des prix prestigieux. Il obtient notamment deux fois un prix de l'Académie Charles Cros dans la catégorie « musiques du monde » et pour son album « Cordéon caméléon ».

Il est également deux fois, en 2005 et 2014, lauréat du Prix Gus Viseur, du nom d'un accordéoniste belge ayant le premier joué du jazz sur cet instrument au début du vingtième siècle.

Musicien du monde La liste des nombreux artistes avec lesquels il a collaboré ou collabore toujours serait bien plus longue que cet article mais, parmi les rencontres marquantes, il faut citer celle du grand guitariste américain Bob Brozman avec lequel a été réalisé le magnifique album « Dig Dig » suite à une résidence de création à La Réunion. Un album qui lui a ouvert les portes du marché anglo-saxon puisque suivi notamment de tournées en Australie, aux États-Unis, au Canada et dans plusieurs pays européens. Une collaboration qui s'est malheureusement interrompue avec le décès de ce guitariste en 2013. On retiendra une confiance que Bob Brozman, qui était également ethnomusicologue de formation, nous avait faite à l'époque et qui a valeur d'hommage : « *Aujourd'hui que j'ai été à La Réunion et que j'ai appris avec René Lacaille à jouer sur les rythmiques incroyables du séga et du maloya, je sais que je peux aller n'importe où dans le monde et jouer n'importe quelle musique...* »

Dans un autre registre, la rencontre des musiciens indiens, les frères Debashish et Subashish Bhattacharya se prolonge aussi depuis de nombreuses années dans plusieurs pays. Jusqu'en ce début d'année 2016 où René Lacaille a pu réaliser pour la première fois une tournée de sept concerts, dont des festivals importants, dans plusieurs grandes villes indiennes. C'était là un des derniers pays où il n'avait pas encore eu l'occasion de se produire, ce qui lui tenait à cœur vu l'importance de l'apport indien dans la culture réunionnaise.

Là encore l'accueil des indiens a été à la hauteur du talent et de la générosité de l'artiste créole. « *C'est une destination qui me manquait. J'ai été impressionné par l'accueil respectueux des gens, aussi bien dans les concerts qu'en général dans la rue, la richesse de leur culture et de leurs musiques... Sans parler de la cuisine ! Le seul aspect négatif de ce que l'on a vécu dans ce voyage, c'est l'importance de la pollution qui fait peur pour ce pays.* »

Cette tournée aura été un beau cadeau d'anniversaire au lendemain de la célébration de ses 70 ans fin janvier avec sa famille et de nombreux amis musiciens, et avant un autre cadeau qui vient d'arriver : sa première petite-fille. Une fête qu'il aurait aimé prolonger sur son île natale d'autant

qu'elle coïncide avec la sortie récente de son nouvel album « Gatir »... Mais aucun programmateur réunionnais n'a encore manifesté un intérêt pour cet événement. Il ne veut pas croire que ce serait là une nouvelle confirmation de l'adage maintes fois vérifié dans sa carrière que « nul n'est prophète en son pays ».

Nouvel album René Lacaille èk Marmaille « Gatir » (Dobwa/ L'autre Distribution). Après avoir travaillé sur des reprises de chansons du patrimoine réunionnais dans ses deux précédents albums, René Lacaille revient ici à des créations inédites. 13 titres au total, dont 4 composés par son fils Marc et une par sa fille Oriane, membres du groupe. Une seule reprise, mais d'une chanson argentine, « Alphonsine habillée de mer » qu'il a adaptée en créole et en français (« Alfonsina y el mar » d'Ariel Ramirez et Félix Luna) et même... un remix de DJ Clik.

Cet album est aussi marqué par le retour de René à la guitare sur la plupart des titres, même si l'accordéon reste présent. Enfin une nécessaire explication de texte sur le titre de l'album : « *Gatir, c'est en créole réunionnais la corde, de choka ou kader, qui sert à lier les poissons qu'on pêche, les brèdes qu'on cueille dans les champs ou au long des chemins pour faire le bouillon, les gousses de vanille...* » Plus largement, pour René, Oriane et Marco, « c'est le lien qui rattache au caillou là-bas au loin posé sur l'océan Indien, aux rythmes des ancêtres, aux traditions familiales festives et gastronomiques que l'on porte haut et que l'on transmet partout où l'on passe sur cette terre... » C'est tout eux !



Discographie
On se limitera ici aux albums parus sous son nom au format CD

Aster (Discorama 1996)
Patanpo (Daqui 1999)
Dig Dig avec le guitariste américain Bob Brozman (World Music Network 2002)
Mapou (World Music Network 2005)
Cordéon Caméléon (Connecting Cultures 2009)
Poksina (Daqui 2011)
Fanfaroné (Dobwa 2014)
Gatir (Dobwa 2015)



Une recette de l'Atelier de Ben

Tapas de magret de canard et son tartare d'avocat

INGRÉDIENTS POUR 4 PERSONNES

- Deux magrets de canard
- Deux avocats et deux tomates
- Un petit bouquet de coriandre
- Une échalote
- Le jus d'un citron
- 20 cl d'huile d'olive
- Sel, poivre
- Quatre piques en bambou

RECETTE PAR ÉTAPES

1. Eplucher les avocats. Les couper en dés. Epépiner les tomates et les couper en petits dés. Hacher la coriandre grossièrement. Ciseler finement l'échalote.
2. Mélanger l'avocat avec la coriandre, la moitié du jus de citron, le sel et le poivre. Réserver au réfrigérateur.
3. Mélanger les tomates avec l'autre moitié du jus de citron, l'huile d'olive, l'échalote, le sel et le poivre. Réserver au réfrigérateur.
4. Enlever le surplus de graisse des magrets et les cuire à la cuisson désirée : cuire 3/4 du temps sur le côté graisse et 1/4 du temps sur le côté viande. Saler, poivrer. Laisser reposer pendant 10 minutes environ dans du papier d'aluminium.
5. Couper les magrets en morceaux et les enfiler sur des piques en bambou.
6. Servir avec les tomates en verrine et le tartare d'avocat. Poser une tuile aux noisettes pour parfaire la présentation.

Restaurant l'Atelier de Ben
12, rue de la Compagnie
Saint-Denis de La Réunion
T. 0262 41 21 40

Pour accompagner joyeusement
ces tapas de magret de canard,
la Cave de la Victoire vous conseille
un domaine du Pas de l'Escalette,
savoureux Coteaux du Languedoc.

Rare

UN PUR PRODUIT DE TERROIR

«Le Jasnières est un vin rare, typique. Il se laisse pas les gens indifférents : on aime ou on n'aime pas. On doit protéger cette typicité-là et pour cela il faut aimer la vigne, l'observer pour deviner les soins dont elle a besoin. Il y a une part de ressenti, de sensibilité. La technique ne fait pas tout. À terme, je suis sûr que les consommateurs reviendront vers les produits du terroir, vers la qualité, c'est une question de temps !»

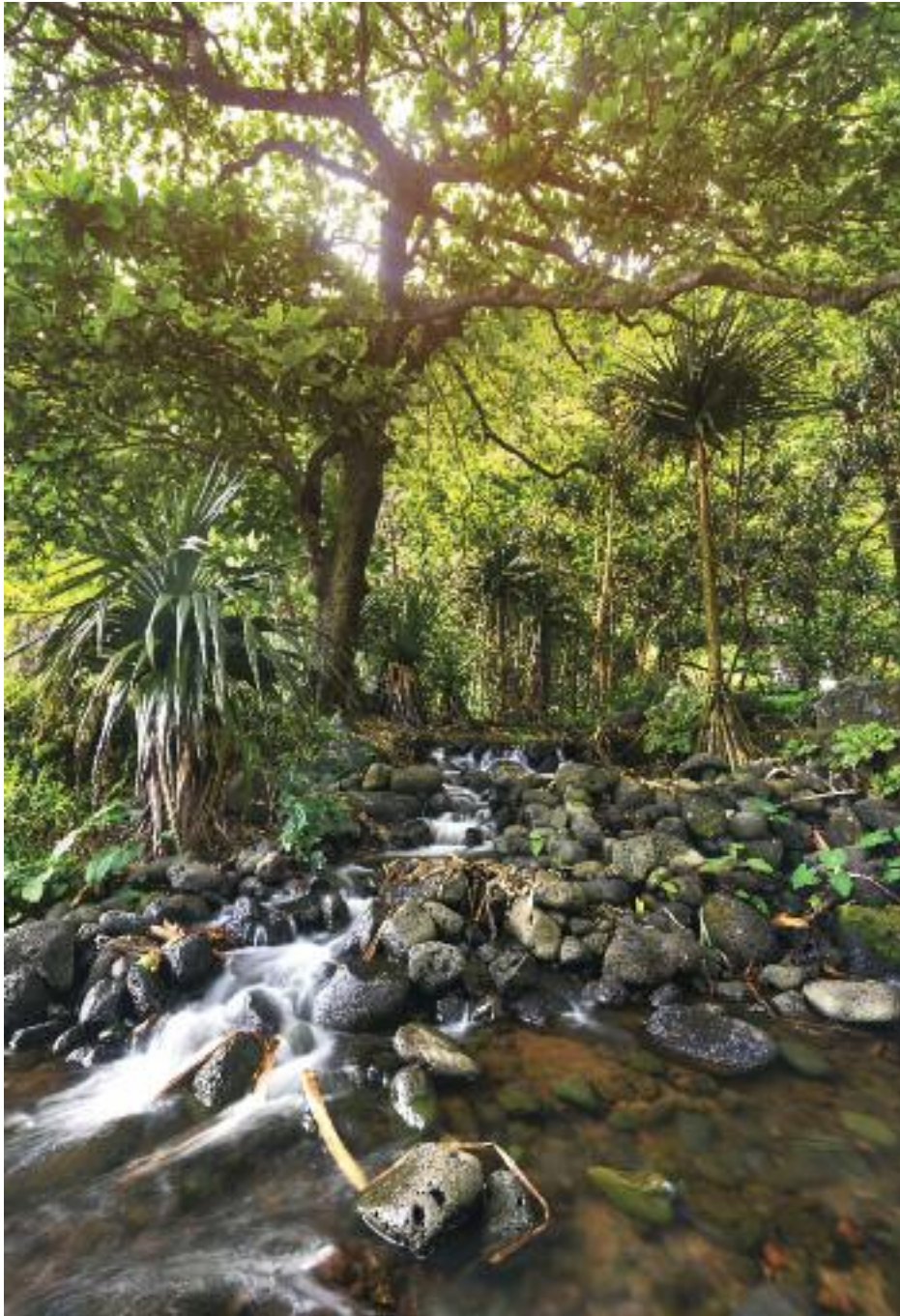
Sebastien Cornille

Contact :
Sebastien Cornille
Domaine de la Roche Bleue
La Roche
72340 MARÇON
02 43 46 26 02
06 27 99 76 74
domainedelarochebleue@gmail.com
AOC Coteaux du Loir
8 Jasnières
(Vins bio)

Sebastien Cornille
VITICULTEUR

Trois de la Sarthe 2014
Catégorie "Développement durable"

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, SACHEZ CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



A l'Anse des Cascades, Sainte-Rose

LE 19H00

**LE SPORT
AU QUOTIDIEN**

**LE +
DU 19H00**

réunion



#JTRUN



UNIQUE À LA RÉUNION

APRÈS AVOIR DISPARU DE CERTAINES ZONES DE L'ÎLE, LE GECKO VERT DE BOURBON
VA REGAGNER DU TERRAIN GRÂCE AU PROJET LIFE+ FORÊT SÈCHE.

Un pollinisateur pour la survie de
la forêt sèche réunionnaise



Credit photo : Parc national de La Réunion - Stéphane Monier



 Retrouvez nous sur LIFE+ Forêt Sèche

WWW.FORETSECHE.RE



Conservatoire
du littoral

